

Système 3

SATELLITES

à La Base de données

7

L'asile

Franck Saïssi

2016

Satellites 7

L'asile

Franck Saïssi

2016

Publié sur le site de Lad'AM Editions (www.ladam.eu) le 20 janvier 2017

Exemplaire RN/000

L'asile

Septembre 1998, Paris

Après des études d'art à Lyon et en Italie, je cherche à poursuivre mes études à Paris.

Et après un été passé à fréquenter les ateliers de la Grande Chaumière, je décide de m'inscrire aux ateliers beaux arts de St Jacques, pompeusement appelés ateliers de la direction des affaires culturelles de la ville de Paris.

Les cours de nu à la Grande Chaumière finissaient par me coûter cher, il fallait payer à la séance, Saint-Jacques avait aussi des modèles vivants, mais le prix à l'année était réduit.

C'était à la fois un lieu ouvert aux adultes qui souhaitaient développer leur pratique et une prépa aux grandes écoles d'art, l'École nationale supérieure des beaux-arts en tête. A l'époque c'était mon rêve d'étudier à Saint-Germain, cette prépa me semblait donc le meilleur endroit pour préparer le concours.

Saint-Jacques était un ancien lycée réhabilité en école d'art, bâtiment sur 3 étages, plus un autre rajouté dans la cour de l'école, pour les classes de sculpture taille directe.

J'avais été habitué avec Emile Cohl à Lyon à un enseignement classique, académique même, et j'avais à l'époque un certain mépris pour la peinture abstraite. Les quelques travaux d'élèves présentés dans le hall de l'école ne m'avaient pas convaincu, je trouvais tout d'assez mauvais goût.

Lors de l'entretien d'entrée, je me retrouve face à 3 profs : Martial, prof de peinture abstraite, Robert, chef d'atelier aviné et Gorgonzola, prof de peinture.

Arrivé devant eux, ils me demandent : « Qu'est-ce que tu fais toi ? »

Je leur réponds avec dédain : « Et vous, qu'est-ce que vous faites ? »

Les trois se regardent et le tout s'est joué en 2 mn, j'avais la possibilité d'étudier avec Martial la peinture abstraite au 2ème, ou avec Gorgonzola au 3ème, et là il y avait des cours de nu.

Je voulais faire du nu, il est donc décidé que j'irai chez Gorgonzola.

Il a dit aux autres qu'il allait s'occuper de moi, et je repars avec mon inscription en poche.

Septembre 1998, premier jour de cours.

On était censés écouter le baratin du prof, tout un tas de théories sur l'art contemporain et rentrer chez nous, moi ça m'a saoulé, j'ai quitté la salle où il faisait son discours et j'ai fait ma première peinture dans la salle à côté, un portrait de mémoire d'un collègue de bar. Ma peinture a scotché Gorgonzola, en tout cas c'est ce qu'il m'a dit.

Je venais chaque jour peindre d'après modèle, Gorgonzola manifestait beaucoup d'intérêt pour mon travail, il disait qu'il était mon ami, au fur et à mesure des semaines il disait même qu'il était comme mon frère. D'origine basque, il jouait sur mes origines catalanes pour justifier une affection qu'il avait pour moi et une proximité qu'il voyait entre ma peinture et la sienne. J'étais souvent pris en exemple auprès des autres élèves. C'était même assez humiliant pour les autres.

Gorgonzola piquait régulièrement des crises de colère, se plaignait du "manque de sens" dans les travaux des autres élèves, mais moi j'étais toujours épargné. L'ambiance était toujours tendue, je l'entendais crier après les élèves, les uns après les autres. L'atelier comportait 2 salles, une salle pour le nu avec un grand miroir pour la mise en abîme du modèle, et une grande salle avec des rangées de chevalets pour les « transes abstraites » : les cours de peinture abstraite consistaient en vider son inconscient sur la toile sans réfléchir, inlassablement. Gorgonzola avait baptisé cette salle « l'atelier des psychomoteurs ».

Octobre-décembre 1998

Un soir, Gorgonzola a téléphoné à mes parents pour leur demander si j'étais avec Alice, une des élèves de l'atelier. Il avait dû me voir la raccompagner après les cours. Cet épisode fut vite oublié. J'avais 20 ans, j'étais naïf.

A ce moment-là, ma confiance en lui était totale, il me paraissait être un très bon prof, après tout je faisais des progrès, enfin c'est ce qu'il me semblait, et puis il faisait autorité pour moi : il était diplômé, je n'avais pas le bac et c'était un complexe pour moi, il avait un boulot de prof d'art à la direction des affaires culturelles, un atelier de la ville, une galerie près de la Seine, et malgré tout, il me traitait toujours en "frère". J'avais bien eu vent des rumeurs le concernant, souvent colportées par ses anciens élèves, mais je ne voulais pas y croire et au contraire cela renforçait en moi l'idée

qu'il était un artiste incompris. C'est à partir de l'incident avec Alice qu'il a commencé à m'encourager à me diriger de plus en plus vers l'abstraction.

« Toute la grande peinture est abstraite ! » Répétait-il à longueur de journées.

Je n'ai pas perçu son changement de comportement vis-à-vis de moi, j'étais aveuglé par l'admiration que j'avais pour lui, son côté charismatique. Peu à peu, au fil des entretiens privés qu'il réservait à chaque élève au moins une fois par semaine, j'ai fini par accepter l'idée de faire évoluer mon travail vers une pratique qui, pourtant était à des années lumières de ce que j'étais venu étudier.

Décembre-janvier-février 1998-1999

Le travail du « peintre abstrait psychomoteur », tel que l'enseignait Gorgonzola, consistait à « ouvrir les vannes de l'inconscient », provoquer une transe inconsciente afin de peindre à chaud tout ce qui sortait de notre esprit, sans chercher à comprendre, ni hiérarchiser ou ordonner. Le but étant de libérer son esprit sur la toile, un peu à la manière de l'écriture automatique, mais en utilisant signes et taches, tout, du moment qu'il ne s'agissait d'aucun motif figuratif auquel l'esprit aurait pu se raccrocher. Cette purge radicale entraînait forcément une dépersonnalisation, et Gorgonzola le savait.

Il prenait en exemple Cy Twombly ou Hantaï, alors même que leur démarche était tout le contraire : une approche structurée de l'abstraction par le signe.

(Parallèlement, il réprimandait tout élève qui cherchait à faire une peinture « consciente », reproduction du réel ou d'après les anciens, tout cela était banni, ceux qui s'acharnaient dans cette voie étaient systématiquement harcelés et renvoyés de l'école.)

Le résultat de cette méthode? Des étudiants qui se balançaient d'avant en arrière à la manière d'autistes, cherchant ainsi à provoquer la transe propre à la purge inconsciente chère à Gorgonzola, Celle qui permettrait à l'étudiant récepteur de capter la matière visuelle nécessaire à l'élaboration de toiles, réduites à de simple supports psychopathologiques.

Décembre 1998-février 1999

A cette période, j'avais une copine qui fréquentait l'atelier et qui n'aimait pas du tout Gorgonzola. Elle s'en méfiait beaucoup, mais j'étais tellement sous son influence que je n'entendais pas ses

mises en garde. Finalement, elle décida de quitter l'école, ne supportant plus ce prof qu'elle trouvait dangereux. De mon côté je pensais qu'elle se trompait, qu'elle exagérait, et lorsqu'elle est partie notre histoire pris fin.

Après son départ, Robert le chef d'atelier m'a dit que jamais il ne pourrait me pardonner son départ, me tenant responsable, alors même que j'avais tout fait pour qu'elle reste et pour défendre Gorgonzola auprès d'elle.

Janvier- février 1999

Depuis toujours, ma relation avec mon père était tendue, il ne voyait aucun avenir pour moi dans l'art, ses goûts en matière de peinture s'arrêtaient à l'impressionnisme et la peinture décorative. Mon abandon de la peinture figurative creusa encore ce décalage entre nous. Pour lui, l'abstrait ne voulait rien dire, était invendable et sans issue. Je travaillais comme un chien, j'enchaînais jusqu'à 4 grandes peintures par jour, encouragé par Gorgonzola à changer de support dès que j'avais à peu près recouvert toute la surface. Je cultivais cette forme de transe du matin au soir, et à la maison l'ambiance était de plus en plus tendue.

Je reprochais à mon père de ne rien vouloir comprendre à l'art, lui me reprochait de vivre à ses crochets, de prendre une voie qui ne déboucherait jamais sur rien de concret.

Gorgonzola pour qui je n'avais pas de secret allait s'en servir car rapidement, les entretiens privés évoluèrent vers un monologue (tyrannique, il criait dès que j'essayais de m'exprimer en me reprochant de faire de la « logorrhée verbale »), pendant une demie heure je devais me taire et écouter la vérité qu'il m'assénait systématiquement : j'étais dépressif à cause de mon rapport au père, j'avais besoin de soutien psychologique et la solution à tous mes problèmes, évidemment il l'avait. Saint-Jacques se trouvait à quelques rues de l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne, et comme un disque rayé, il répétait à chaque entretien la solution qui s'imposait à lui : je devais faire un petit séjour de 2-3 jours maximum à Sainte-Anne, il m'assurait qu'il serait là pour que cela ne dure pas plus longtemps, d'après lui cela m'aiderait à y voir plus clair, j'apprendrai beaucoup sur l'art brut et à ma sortie il me promettait que les journalistes s'intéresseraient à mon histoire et que je trouverais une galerie à Paris. J'étais tellement naïf que j'allais même dans son sens en ajoutant que cela m'intéresserait beaucoup d'approcher les autistes. Depuis ma découverte de Jung j'étais fasciné par les peintures des patients à dominance sensorielle. A partir de ce moment-là, j'ai eu droit à ce sermon chaque semaine, et toujours le même refrain : 3 jours d'asile et la reconnaissance serait là.

Des rumeurs circulaient dans la cour et les couloirs que Gorgonzola avait déjà fait interner plusieurs de ses élèves, mais là encore, je refusais d'y croire, toujours plein d'admiration pour ce professeur hors-norme.

Février-mars-avril 1999

Au fur et à mesure des semaines passées à opérer ces purges inconscientes, ma relation avec mes parents empirait. Mon comportement devenait de plus en plus anormal, je devenais nerveux et dormais de moins en moins bien. Je ne pensais plus qu'à peindre. Prétextant toujours que j'avais besoin de soutien psychologique, Gorgonzola m'envoyait rencontrer des psy dans des centres médico-psychologiques, où j'étais censé me renseigner sur la possibilité d'un séjour à Sainte-Anne. Mon attitude semblait préoccuper de plus en plus les profs. Je passais mes journées en transe devant mon chevalet, et mes soirées à remplir des carnets d'écritures et signes automatiques. Tout ce que je produisais était validé par Gorgonzola qui trouvait tout génial, et m'encourageait à continuer de produire dans cette voie, du moment que j'évitais de parler et que j'acceptais l'idée de ce séjour, devenu inévitable à ses yeux.

Une nuit que je remplissais mes carnets chez moi, pris d'une irrépressible envie de peindre, je suis allé à Saint-Jacques vers 4h du matin. Le personnel de ménage ou le gardien avaient laissé la porte ouverte et je suis entré pour rejoindre l'atelier. Le gardien m'a fait sortir dès qu'il s'est rendu compte de ma présence, mais ce jour-là j'ai été convoqué par le directeur, Mr G. Aux questions sur mon attitude et mon incursion de nuit, j'ai opposé un mutisme complet, et sorti de son bureau, Gorgonzola m'a annoncé que l'heure était venue, qu'il allait m'accompagner à Sainte-Anne, que la décision n'était pas la sienne mais qu'elle venait « d'en-haut ».

Début avril, jour de l'internement

Je ne me suis pas opposé à cette décision et ce jour-là, Gorgonzola était particulièrement nerveux. Il m'avoua qu'il avait peur qu'on ne le laisse pas repartir de Sainte-Anne, qu'on le prenne lui aussi pour un dingue. Au moment de quitter l'école, il me demanda pourquoi je voulais y aller, je répondis « par curiosité intellectuelle », persuadé qu'il m'avait dit la vérité et que je n'y resterai pas plus de 3 jours.

Ma réponse sembla le satisfaire et nous sommes partis à pied en direction de la rue Cabanis, où se

trouvaient les urgences/admissions.

Sur le chemin, il me posa une autre question, mais celle-là je ne l'attendais pas : « Quelle est la pire chose que tu as fait dans ta vie ? » Il lui fallait un argument à présenter au psy des urgences, quelque chose qui justifie mon internement, et là encore, bien que la question me parut bizarre, je répondis naïvement et en toute bonne foi. A l'époque où je vivais dans la banlieue Est de Lyon, je m'étais battu avec un type qui sortait de prison, pour une banale histoire de shit. Il avait lâché son berger allemand sur moi, et pour me venger je l'avais retrouvé plus tard en ville et l'avais menacé avec une pierre, en le tenant par le col, j'avais vu ses yeux apeurés, son frère qui se trouvait là, nous avait séparés. Je n'ai plus jamais revu ce type, mais cette histoire était devenue la réponse qu'attendait Gorgonzola, il allait me faire passer pour quelqu'un de dangereux.

Jusqu'à notre arrivée aux urgences, Gorgonzola ne dit plus rien, probablement occupé à penser à l'histoire qu'il allait raconter à notre arrivée.

Internement

A notre arrivée aux urgences rue Cabanis, Gorgonzola va discuter avec le psy dans son bureau et on me demande d'attendre dans le hall. L'endroit est lugubre, une femme semble attendre aussi, elle parle toute seule, vociférant un mélange d'insultes et de plaintes. Un quart d'heure plus tard, Gorgonzola ressort et je suis invité à entrer dans le bureau du psy. Une assistante est debout à ses côtés et tient un verre contenant un liquide transparent.

Après un silence un peu lourd, le docteur me demande : « Alors vous, qu'est-ce que vous faites ? » Je réponds en sortant une cigarette du paquet de ma poche que j'allume : « Vous voyez, je m'allume une clope »

Il me dit alors : « Monsieur, vous êtes malade, vous allez prendre ce médicament », en désignant le verre.

Je me lève en rétorquant que je ne veux pas boire leur drogue, et sortant du bureau, je me dirige à reculons vers la porte d'entrée.

C'est là que je sens un bras me serrer le cou et un type très fort me faire chuter par terre en arrière, tout en continuant à m'immobiliser avec une clef d'étranglement.

Maintenu au sol, je vois le psychiatre approcher avec une seringue sur un plateau :

- « Vous allez boire ça, sinon je vous l'injecte, c'est comme vous voulez ».

J'ai accepté de boire le verre, contenant du Tersian, un calmant censé endormir un cheval, et on m'a enfermé dans une chambre à côté, où j'ai dû attendre allongé sur un lit, qu'on me transfère

ailleurs.

Lorsque ma mère est arrivée une heure plus tard, Gorgonzola était toujours là et elle l'a remercié chaleureusement. Elle était totalement dépassée par les événements.

Avec la signature de ma mère, plus le formulaire de demande d'hospitalisation à la demande d'un tiers, signé par Gorgonzola, j'étais coincé, plus aucun moyen de repartir de là.

Le psy s'est étonné que le Tersian ne m'ait pas fait dormir, et on m'a demandé de suivre un infirmier noir, une montagne de muscles plutôt sympa, qui m'a conduit en 4L jusqu'au bâtiment Benjamin Ball.* Il a cherché à me rassurer pendant le trajet en me disant que c'était un endroit plus tranquille que les autres, que j'avais de la chance et qu'il ne fallait pas que je m'inquiète.

(Sainte-Anne est très étendu, les trajets d'un bâtiment à l'autre lors d'une admission se font en voiture.)

Arrivée au Pavillon Benjamin Ball

Le pavillon Benjamin Ball est une ancienne caserne de l'armée reconvertie, bâtiment de 3 étages, massif et austère. Au rez-de-chaussée, un accueil à droite, sorte de parloir pour les visites, et face à la porte d'entrée, une grande porte en verre blindé. Une fois la porte franchie, à droite un long couloir sombre percé de portes de part et d'autres, et en face un grand escalier.

Passé l'accueil, après les consignes transmises par l'infirmier, deux autres infirmiers me dirigent vers l'étage du dessus. Là aussi, un grand couloir avec des portes de part et d'autre, à gauche les chambres des patients, à droite des pièces occupées par les infirmiers, bureaux des psy et divers locaux que je découvrirai plus tard.

Dans le couloir, des patients en pyjama bleu, la plupart fument des clopes, certains traînent des perfusions en déambulateur sur roulettes, des bancs, des chaises roulantes occupées ou pas, des cendriers. Le silence est ponctué de cris et de plaintes. On m'emmène dans une chambre où on me demande de retirer tous mes vêtements, toutes mes affaires sont confisquées et placées dans une boîte, comme les détenus dans les prisons. Une infirmière repart avec la boîte. A la place on me donne un pyjama et une paire de chaussons d'hôpital, un genre de charlottes comme celle que portent les patients dans les blocs opératoires.

Il y a deux lits dans ma chambre, l'autre est vide, une chaîne pour maintenir les battants des fenêtres, un évier à gauche en entrant. On me demande de rester allongé et on me redonne un verre de Tersian, plus quelques pilules, censées m'aider à me détendre. J'attends là, angoissé, la visite de mes parents qui ne tardent pas à arriver, cette fois mon père est présent, lui aussi va

signer, ma mère est en larmes, je les supplie de me faire sortir mais ils disent qu'ils ne peuvent pas, je leur demande combien de temps je vais rester mais pas de réponse, ils n'en savent rien, j'apprends juste que je n'aurais plus le droit de les revoir avant au moins une semaine. Leur visite est très courte, le temps de rencontrer la psychiatre responsable du service pendant que j'attends dans ma chambre, de venir me dire quelques mots de réconfort et après quelques minutes, les infirmiers viennent les prier de partir.

Premier jour d'hospitalisation

Mon père m'avait laissé de quoi acheter des clopes, et après le départ de mes parents, un infirmier m'avait ramené un paquet et deux barres chocolatées, achetées dans une cafétéria, dans une zone du bâtiment ou je n'étais pas encore autorisé à aller.

Alors que j'attendais étendu sur le lit, la porte de ma chambre laissée ouverte, un patient, un grand noir très costaud, le regard hagard, passe devant et remarque le Mars qui traînait sur mon lit. Il entre et essaye de le prendre, c'est là que surgit un infirmier qui se précipite sur lui, le ceinture et le plaque sur mon lit, j'ai juste eu le temps de relever les jambes pour les éviter.

L'infirmier le garde plaqué en pratiquant une clef de bras en le rabrouant, et moi désolé pour lui je dis que s'il le veut il peut prendre le Mars mais on me dit que non. Deux autres infirmiers arrivent et le patient est emmené loin de ma chambre manu militari. J'apprendrais plus tard qu'il venait du rez-de-chaussée, qui est en fait un étage de plus haute sécurité, avec des patients beaucoup plus instables. Régulièrement, ces patients sont transférés à l'étage au-dessus, celui que j'occupe, où les patients sont plus dociles, afin de voir si la proximité d'internés plus calmes pourrait avoir un effet positif sur eux. En fin de journée, on vient me chercher pour aller dîner au réfectoire, situé au fond du couloir. Avant ça, chaque patient doit prendre son traitement, j'avais droit à 4 à 6 pilules 3 fois par jour. Anxiolytiques, neuroleptiques, régulateurs de l'humeur, lithium.

On me précise que je ne dois pas chercher à les cacher sous la langue pour les recracher, des prises de sang révéleraient l'imposture et cela déboucherait sur des injections à la place des cachets.

Une fois les médicaments avalés, je me dirige vers le réfectoire.

Pour la première fois, j'allais voir l'ensemble des patients de mon étage. Certains étaient vieux, on aurait dit des retraités, d'autres étaient jeunes, le plus jeune devait avoir 18 ans, peut-être même moins. Tous avaient le regard vide et vitreux, l'air hagard et désespéré. On m'installe à une table

ou se trouvent trois autres jeunes, deux garçons l'air perdus et une jeune femme de mon âge, jolie brune qui semble beaucoup moins affectée que les autres, elle avait même l'air d'aller plutôt bien.

Elle me regarde l'air surprise et me demande à voix basse, l'air un peu agacé :

« Qu'est ce que tu fais là toi ? Qu'est ce que tu as fait ? »

Je lui réponds que je n'en sais rien, que je n'ai rien fait, et je lui retourne la question.

« Comme nous tous, dit elle, personne n'a rien fait de mal ici, ils sont gentils tu verras. Moi c'est compliqué, je vais partir d'ici bientôt de toutes façons.

Ce jour-là, j'ai découvert que j'adorais les soupes en boîtes cartonnées. Carottes, tomates, courgettes, asperges, tout me paraissait délicieux.

Deux premiers jours en HP, les entretiens avec ma psychiatre

Après le repas du soir, je passe ma soirée à fumer des clopes dans le couloir, assis sur un banc. Vers 21h, tous les patients sont partis se coucher, je reste seul jusque vers 22h avant d'aller sombrer à mon tour. Cette habitude de veiller le soir, je la garderai tout au long de mon hospitalisation, ça me rassure quelque part, sans que je sache vraiment pourquoi.

Le lendemain matin, je suis tiré du lit à 8h par l'infirmière qui vient me faire ma première prise de sang, j'en aurai environ deux par semaine. On me propose ensuite de prendre un bain, j'accepte avec plaisir, ce moment est rare dans un endroit pareil, en plus de détendre, ça aide à faire passer le temps. Je commence à m'ennuyer ferme, obligé d'attendre dans ma chambre ou en fumant dans le couloir, mes seules visites sont pour me faire prendre les médicaments, les prises de sang, mes seuls déplacements sont dans le réfectoire pour les repas, à déambuler dans le couloir, et passer de longues minutes à détailler les rares et mauvaises reproductions de Van Gogh, seules décorations sur les murs tristes de l'étage.

Cet après-midi-là, j'ai mon 1er rendez vous avec celle qui sera mon référent pendant tout mon séjour : le docteur V, psychiatre et chef de service à Benjamin Ball.

A mon entrée dans son bureau, elle me tend une main molle, habitude détestable pour moi qui aime les poignées de main franches. Cette poignée de main mollassonne, elle me la ressortira à chaque entretien.

Une fois assis, je lui dis que je ne comprends pas ce que je fais là, que je vais très bien et que j'aimerais comprendre.

« Vous êtes malade Monsieur, une maladie grave, plus vite vous l'aurez accepté et mieux ce sera. »

Je refuse d'accepter ce verdict, pour moi être malade c'est par exemple avoir la grippe, je me sens

en forme et je ne comprends pas comment elle en est arrivée à cette conclusion, mais elle insiste et me parle du traitement, que je ne dois sous aucun prétexte recracher les cachets, que de toute façon elle s'en rendra compte dans les examens sanguins, ce que m'avait déjà dit l'infirmier. L'entretien est très court, elle ne me pose aucune question sur ce qui s'est passé à Saint-Jacques, sur ma vie ou mon enfance, je suis juste censé me faire à l'idée que je suis malade et prendre mon traitement.

Au fur et à mesure de ces rendez-vous, au rythme d'un ou deux par semaine, elle m'explique que je dois me faire à l'idée que ma maladie est incurable, que mon traitement sera à vie, que je ne pourrais plus jamais travailler, que je suis irresponsable de mes actes, et devenu un danger pour moi-même et pour la société. Elle me suggérera bientôt de signer une demande de prise en charge par la Cotorep, ce que je vais toujours refuser.

« Vous auriez plus d'argent », me dit-elle, en faisant la moue.

Première semaine

Toujours bloqué à mon étage, je m'ennuie de plus en plus, ne pouvant rien faire d'autre que d'attendre que le temps passe en fumant. Je reste encore un peu à distance des autres patients. L'un d'entre eux, assez jeune, me conseille juste de garder les cachets sous la langue et de les recracher discrètement, mais je ne suivrai pas son conseil. Je préférerais ne pas avoir à avaler toutes ces pilules, mais l'idée de recevoir des injections, au cas où la psychiatre se rendrait compte du subterfuge, ne me plaît pas du tout. Elle me paraît déjà assez dangereuse pour en rajouter. Trouvant le temps de plus en plus long, je demande aux infirmiers de quoi dessiner pour m'occuper mais ils refusent, prétextant que c'est trop tôt. « Plus tard peut-être » me disent-ils.

Jusque-là, j'étais seul dans ma chambre, mais un jour on installe un patient dans le lit du côté de la fenêtre. Il est plus jeune que moi, peut-être 16 ou 17 ans, et il a avec lui un poste de radio. Il a l'air très affecté et ralenti par son traitement, il m'envoie des regards de travers, méfiants et plutôt désagréables. J'essaye de parler avec lui pour rompre la glace mais il refuse d'engager la conversation. Dès le repas du soir terminé, de retour dans la chambre, il se met au lit, se tourne de son côté et passe toute la soirée à écouter assez fort une émission débile sur Skyrock. Ce soir-là, après ma dernière clope dans le couloir, alors que tout l'étage dort déjà, il écoute toujours sa radio, et au moment de me coucher, ça m'empêche de dormir. Je lui demande de bien vouloir l'éteindre, mais il refuse sèchement. La perspective de devoir partager ma chambre avec lui me plonge dans une véritable angoisse.

Le lendemain, alors qu'il est toujours collé à son poste de radio, je sens en moi comme le monde s'effondrer. Je fonds en larmes, assis sur le banc du couloir, une crise de désespoir incontrôlable, je me sens perdu, jamais dans ma vie je n'ai ressenti une telle détresse. Les infirmiers le remarquent et m'accompagnent dans le bureau du docteur V. Me voyant pleurer, elle me demande ce qui ne va pas. Je lui réponds en haletant que je suis triste.

« Pourquoi êtes-vous triste ? »

« Parce que j'ai besoin de liberté. »

Pour moi ça me semble pourtant évident, nul ne peut vivre dans des conditions pareilles, sans pouvoir aller et venir, sans pouvoir dessiner, tout cela me paraît inhumain.

Sa réponse me surprend et me plonge dans un désarroi encore plus profond :

« Et pourquoi avez vous besoin de liberté ? »

Je ne peux rien lui répondre qu'avec plus de larmes, je la trouve monstrueusement froide et je préfère m'abstenir d'en rajouter.

Ce jour-là, le patient au poste de radio est déplacé, je ne le reverrai plus et mon séjour redevient plus supportable.

Fin de la première semaine, Ludo, Tigrane, début d'exploration

Je commence à explorer mon étage, j'avais libre accès d'un bout à l'autre du couloir, pas plus pour l'instant. Il y avait un bloc douche au fond à droite, près de l'escalier, et en face une salle commune, plus grande que les autres, avec des chaises et quelques tables. Parfois les patients s'y retrouvaient pour discuter, ou lire des livres illustrés, distillés au compte-gouttes par les infirmiers. A côté de cette salle se trouvait une toute petite pièce où une ergothérapeute faisait faire de petits modelages en terre glaise aux patients volontaires. Vers le milieu du couloir, à côté de la pièce réservée aux infirmiers de garde, une petite salle pour le stockage des médicaments, le grand réfectoire au fond à gauche, et à côté une salle vidéo, presque toujours fermée.

Les patients étaient pour la plupart assez inquiétants, beaucoup traînaient les pieds dans le couloir. Il y avait aussi des chaises roulantes vides, qu'un vieux patient occupait parfois quelques heures par jour.

Parallèlement à mon exploration, je commence aussi à faire connaissance avec les patients. Certains sont incapables de s'exprimer normalement, d'autres sont un peu plus alertes, mais dans l'ensemble ils sont tous assez bizarres, leur traitement semble les affecter énormément.

Du côté du réfectoire, il y a toujours un vieux monsieur qui traîne sa perfusion à roulettes de sa

chambre au banc le plus proche, il ne se déplace pratiquement pas, mais fume toute la journée. Il ne parle presque pas, marmonne tout juste quelques phrases incompréhensibles, les yeux vides. Il y a une ou deux femmes, très marquées, une maigre et l'autre plutôt ronde, petite, très sombre. Cette dernière parle plus volontiers, elle a tendance à me suivre un peu partout et à chercher à discuter, mais ce qu'elle dit est souvent sans queue ni tête.

Parmi les personnages marquants, il y a Tigrane, grand et jeune, environ 20 ans, très beau, barbe noire, athlétique, lui semble plus normal que les autres. Je lui demande ce qu'il fait là et il me répond vaguement qu'il était dans sa chambre assis, et qu'il parlait à un chef indien, Géronimo. Lorsque j'essaye d'en savoir plus, il s'éclipse avec une patiente que je n'avais encore jamais vu. Je vais souvent le recroiser, presque toujours accompagné d'une jeune patiente ou d'une infirmière. Parmi les patients de mon âge, je sympathise avec Ludo, assez vif et drôle, qui ne veut pas me dire pourquoi il est là. Un jour, intrigués par les aller-retours de Tigrane, on l'a suivi discrètement pour voir où il allait. Il prenait l'escalier et montait à l'étage du dessus. Là-haut il y avait moins de chambres, une grande salle de jeux colorée, uniquement des patientes, elles avaient l'air moins bizarres que ceux de notre étage, Tigrane avait un franc succès auprès d'elles. Lorsqu'on s'est décidé avec Ludo à y aller, une infirmière jeune et sympa nous a repérés, et après avoir échangé quelques mots avec nous, pour savoir comment on était arrivés là, elle nous a fait redescendre à notre étage, nous expliquant que nous n'avions pas le droit d'y remonter, à notre grand regret.

Le personnel de l'étage.

Le personnel de mon étage était composé d'infirmiers, qui avaient plus le profil de videurs de boîte que celui d'aides soignants. C'étaient des gros bras, dénués de la moindre compassion ou empathie vis-à-vis des patients. Ils restaient dans leur bureau par deux, parfois accompagnés par une ou deux infirmières. Ils préparaient aussi les plateaux de médicaments, et évitaient soigneusement de nous parler, sauf au début pour nous expliquer les règles de base. Je me demandais parfois s'ils avaient eu pour consigne de ne pas communiquer avec nous ou s'ils nous prenaient pour des chiens galeux, peut-être un peu des deux.

Il y avait aussi les infirmières. Plus avenantes, elles semblaient davantage touchées par le sort des patients, surtout les plus jeunes d'entre elles. C'étaient elles qui faisaient les prises de sang du matin. J'ai eu deux infirmières différentes chargées de faire ces prélèvements. Une femme d'une quarantaine d'années pendant les premières semaines, un peu brusque. Elle me faisait toujours mal. Elle utilisait une seringue classique mais trouvait toujours le moyen de bouger l'aiguille. Plus

tard une jeune femme asiatique a pris sa place. Plutôt que la traditionnelle seringue, elle préférait utiliser une sorte de papillon noir en plastique muni d'une aiguille, prolongée par un tuyau relié à un cylindre-réservoir. Elle était douce et maniait le tout avec dextérité. Le système était ingénieux car la partie qui servait à aspirer n'était pas reliée directement à l'aiguille, donc cette dernière ne bougeait pas lors du prélèvement. Elle disait préférer cet outil qu'elle trouvait moins douloureux pour le patient. C'était vrai, elle me faisait beaucoup moins mal, et en plus, elle avait le sourire.

Une à deux fois par semaine j'avais aussi la visite d'une femme de chambre, une africaine ou antillaise très costaud, visage sévère, une vraie force de la nature. A 8 heures pile, elle débarquait dans ma chambre avec un bac et un chariot rempli de draps pliés et de couvertures. Elle me tirait du lit en grognant que c'était l'heure de changer les draps. J'avais à peine le temps de me lever et de chausser mes charlottes qu'elle soulevait le matelas d'une main, balançait draps, taie d'oreiller, couverture dans le bac et avant que j'aie fini de me débarbouiller, le lit était refait et elle partait à l'assaut de la chambre suivante.

Fin de première semaine, les jumelles commises d'office

Parmi les « anciens » du pavillon, il y avait deux sœurs jumelles d'environ 25/30 ans, assez grandes, athlétiques, impressionnantes, visages terribles, les yeux cernés, longs cheveux bruns en bataille. Elles étaient « logées » au rez-de-chaussée mais souvent, l'une des deux, Corinne, apparemment plus tranquille que l'autre, en tout cas plus ouverte et communicative, était autorisée à venir à notre étage, pour se mêler aux autres patients, discuter un peu et s'aérer aussi, vu que le rez-de-chaussée était une succession de cellules d'isolement avec des portes blindées, sans aucun espace « convivial ».

Je n'ai vu sa sœur que deux fois, une fois elle était ramenée manu militari dans sa cellule, alors que je rentrais de la balade dans le jardin, l'accès se trouvant au même niveau, et une fois alors que les infirmiers les avait laissées toutes les deux se rencontrer à notre étage, sous surveillance. Lorsqu'elles se sont vues, elles se sont dit salut et dans la seconde qui a suivi, elles se sont jetées l'une sur l'autre, se frappant mutuellement et s'arrachant les cheveux, en se traitant de tous les noms. Rapidement séparées, elles ont été redescendues illico dans leurs cellules respectives.

Bien avant cet incident, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de discuter avec Corinne, la plus calme des deux. Elle et sa sœur étaient internées là depuis plus de 2 ans, elles étaient commises d'office par le préfet, j'ignorais alors ce que cela voulait dire.

Quand j'ai voulu en savoir plus et pour quel motif elles étaient CO, elle m'a répondu assez

vaguement :

« Divers larcins... pour résumer : on a volé des pommes. »

Corinne ajouta que CO était un statut spécial, que cela impliquait 10 ans d'internement minimum, et qu'au terme de ces 10 ans, le psychiatre pouvait transmettre leur dossier médical au préfet si la conduite était bonne, afin que celui ci décide ou non de mettre fin à l'hospitalisation.

Mais d'après elle, « cela n'arrive jamais. Au bout de 10 ans ici, personne ne s'en sort jamais ».

Elle m'a alors montré ses bras, recouverts de larges cicatrices, des poignets au bas de l'épaule, sur chaque bras. (Je découvrirai que sa sœur avait les mêmes cicatrices, le jour où je les ai vues se bagarrer.) Elle semblait fière de me montrer ses bras, moi je n'avais jamais vu de telles scarifications et j'ai eu beaucoup de peine pour elle. Elle s'en est rendue compte et m'a questionné sur les raisons de ma présence ici. Je lui ai raconté en lui disant que je ne savais pas pour combien de temps j'étais là, que personne n'avait été clair à ce sujet, qu'on m'avait parlé d'une semaine, mais que la semaine touchait à sa fin et que rien n'avait été évoqué concernant mon éventuelle sortie.

« Personne ne sort avant 1 mois, c'est le minimum légal, n'espère pas sortir avant. »

En ce qui me concernait au moins, elle avait dit la vérité.

Sylvie, une patiente à part.

Au fond du couloir, dans la chambre située du côté opposé aux nôtres, se trouvait une patiente autiste, Sylvie. C'était la seule pensionnaire qui ne partageait pas ses repas avec nous dans le réfectoire. Elle était alimentée dans sa chambre, par perfusion et avec des pots de compote pour bébés, que les infirmiers lui faisaient avaler avec une cuillère.

Elle devait avoir entre 20 et 30 ans, mais il était difficile de lui donner un âge précis. Elle avait les cheveux châtain, raides, était extrêmement maigre, mais à la voir, on pouvait deviner qu'elle avait dû être une jolie femme, avant que quelque chose lui arrive. Elle déambulait toute la journée dans les couloirs, l'avant-bras relevé, paume vers le haut, comme si elle tenait une cigarette imaginaire, dans un geste gracieux et détaché. Elle marchait en traînant les pieds, à petits pas, de sa bouche entr'ouverte s'écoulait toujours un long filet de bave, qui se collait à son pyjama ou s'étirait jusqu'au sol. Elle avançait dans le couloir en s'arrêtant systématiquement à chaque banc libre, s'y asseyait, la main droite toujours en l'air, se relevait aussitôt, avançait jusqu'au banc suivant, pour recommencer le même rituel, inlassablement, du matin jusqu'au soir. Elle ne parlait jamais, sauf pour dire deux mots, les deux seuls mots que je l'ai entendue prononcer : cigarette, qu'elle

prononçait « Tssigarette », ou juste « Tssi », et « thé », d'une voix stridente et désespérée, comme un appel au secours. Lorsqu'elle croisait un fumeur, elle s'arrêtait, se campait face à lui et réclamait une clope en lâchant assez fort, péniblement, un « Tssi, Tssigarette ! » Nous avions comme consigne de ne pas lui en donner, et lorsqu'elle voyait qu'on allait encore lui refuser, elle reprenait sa marche, jusqu'au prochain banc, jusqu'au prochain fumeur. Ses cris répétés et déchirants résonnaient dans le couloir, découpaient les heures comme une lame de rasoir. La plupart des patients la trouvaient inquiétante, ils l'évitaient, d'autres se moquaient d'elle. Paradoxalement, c'est elle que je trouvais le plus touchante, elle m'attirait même sans que je comprenne vraiment pourquoi, j'aurais voulu l'emmener loin de cet endroit anxiogène.

Le soir venu, j'ouvrais les battants de la fenêtre de ma chambre, pour laisser entrer un peu d'air frais par le petit espace que la chaîne permettait, mais certaines nuits, alors que tout l'étage dormait et que le silence s'était enfin installé, d'autres appels résonnaient, des hurlements venant de l'étage au-dessous. Je fermais alors les fenêtres et j'allais me coucher, en essayant de ne pas penser à ces cris qui continuaient à résonner au loin.

Début de deuxième semaine, les visites

A partir de la deuxième semaine, je vais être autorisé à recevoir des visites, au compte-gouttes. Ma mère viendra me voir régulièrement, seule, mon père venait d'être hospitalisé pour des calculs dans sa vésicule biliaire. Plus tard, deux élèves de Saint Jacques, un italien et son amie, avec qui je n'avais pourtant que peu d'affinités, sont quand même venus pour m'apporter du réconfort, et aussi peut-être un peu par curiosité. Paradoxalement, ceux qui étaient censés être mes amis proches ne sont jamais venus. Je pense que certains avaient peur. L'italien a eu l'air très choqué et peiné pour moi. Je pense même que mon internement par Gorgonzola l'a révolté, car suite à sa visite, il quittera l'école. Une de mes ex, Rachel, dont j'étais toujours très épris, me rendra visite avec en cadeau un exemplaire d'un livre de Henri Michaux, « A distance », accompagné d'une dédicace de sa part qui se voulait réconfortante, mais qui m'a fait encore plus de peine. Je savais qu'avec ce livre, elle enterrait notre relation. Quelques mois plus tard, elle m'apprendra qu'elle avait une nouvelle relation, et qu'elle allait se marier. Ce ne fut pas une surprise, je l'avais lu entre les lignes.

J'ai eu aussi la visite de mon amie de l'époque, Aurore, marionnettiste, à qui j'avais adressé une lettre de l'hôpital, sans lui préciser où j'étais. Inquiète, elle allait contacter ma mère. Elle viendra finalement me voir, bouleversée. Pour chercher à me distraire du quotidien, elle aura l'idée géniale

de m'apporter des cigarettes factices, se rappelant sans doute qu'elles m'avaient fait rire chez elle. Ce cadeau d'apparence insignifiante, dans un lieu pareil, sera d'un vrai réconfort. J'allais lui trouver une utilité plus tard, un moyen de faire un peu d'humour en créant du lien, et c'était tout ce dont j'avais besoin.

Bien que j'appréciais beaucoup ces rares visites, ce contact vital avec l'extérieur, elles m'ont fait réaliser que la solution ne pourrait pas venir de dehors. Mon père était hospitalisé. S'il avait signé, c'est qu'il prenait pour vérité tout ce que disait ma psy. Pour lui, un diplôme et un statut de médecin étaient les garanties du bien-fondé d'une science dont il n'avait aucune notion, et jamais il ne serait allé à contre-courant d'une institution qui faisait de l'abus d'autorité une règle de conduite.

De son côté, ma mère était dépassée par les événements, elle se retrouvait seule à la maison, dans une situation particulièrement difficile.

Et puis, tous ceux qui me rendaient visite étaient très affectés, certains pleuraient en me voyant là et tous se sentaient impuissants. Ces visites auraient dû me réconforter, en fait elles s'avéraient surtout anxiogènes. A l'intérieur de ces murs, il me fallait trouver des repères, des petits bouts d'humanité, et cela, personne de l'extérieur n'allait pouvoir me l'apporter. Les cigarettes factices d'Aurore, en revanche, si.

Deuxième semaine, le diagnostic

J'espérais en ayant un comportement calme que ma psychiatre finirait par changer son opinion sur moi et par lâcher du lest, qu'au mieux elle allégerait mon traitement et m'annoncerait une date de sortie. Au contraire, elle campait fermement sur ses positions. J'avais toujours droit au même refrain : j'étais malade, incurable, condamné à prendre un traitement à vie, j'étais même contagieux.

Je fis mine de commencer à accepter l'idée, tout en étant intimement persuadé du contraire, et je ne lui demandais qu'une chose : le nom de cette maladie, prétextant que j'avais besoin de pouvoir la nommer pour l'accepter. Ma question sembla la surprendre. Elle refusa tout d'abord d'y répondre, mais au rendez-vous suivant, je lui reposais de nouveau la question.

Elle m'annonça alors fièrement :

« Monsieur, vous avez une élation de manie avec accélération du rythme psychomoteur. »

« Une quoi ? »

« Une élation, ce qui signifie dans notre jargon une augmentation, de manies. Regardez-vous, avec

toutes vos petites manies ! Avec accélération du rythme psychomoteur. Vous ne pouvez pas comprendre. »

Cette fois je l'avais mon diagnostic, et d'après elle, c'était très grave.

Le terme psychomoteur me rappela le nom que donnait Gorgonzola à l'atelier de peinture abstraite : l'atelier des psychomoteurs. Et surtout, je me demandais comment elle pouvait me trouver maniaque alors qu'elle ne me connaissait pas, qu'elle ne m'avait jamais observé, qu'elle restait le nez collé sur les résultats de mes dosages lors de nos courts entretiens. A ce moment-là, il me parut clair que c'était surtout elle qui était grave, dangereuse. J'ai compris que je devais garder ce sentiment pour moi, sous peine d'aggraver encore mon cas.

Deuxième semaine, l'atelier de modelage

Mes journées étaient rythmées par les prises de médicaments, les repas, et entre ces moments, je trouvais le temps de plus en plus long. Le Dr V, prétextant qu'elle devait ajuster mon dosage, avait augmenté le nombre de pilules que je devais prendre chaque jour, en plus des verres de Tersian. (En pyrex, avec comme pour les autres patients, mon nom inscrit dessus.) Il était question qu'avec le temps, mon dosage soit stabilisé, et peut-être beaucoup plus tard, qu'il soit légèrement réduit. Dans tous les cas, je devais apprendre à vivre avec.

Le mercredi après-midi, l'ergothérapeute venait ouvrir l'atelier de modelage. Cette semaine on me proposa d'y participer. Je décidai d'y aller pour tuer le temps, et puis j'étais content d'avoir enfin la possibilité de faire quelque chose avec mes mains. L'ergothérapeute était une femme gentille, sa voix était douce et mielleuse. Elle se comportait vis-à-vis des patients comme une nourrice avec des enfants.

L'atelier était minuscule, tout juste la place pour deux ou trois patients en plus d'elle. Il était équipé d'une table et de chaises, plus quelques étagères où étaient entreposés de petits modelages. La plupart ressemblaient à des sortes de cendriers, d'autres avaient des formes assez torturées. Nous n'avions droit qu'à une toute petite quantité de glaise, juste de quoi faire une boule tenant dans la main. Autant dire que sans outil de modelage, modeler revenait à malaxer la terre pendant une heure, comme le faisait le seul patient à côté de moi, un filet de bave au bord des lèvres.

Ce jour-là, j'ai fait un petit buste. On m'interdit de le garder. Il termina avec les autres sur les étagères. Je ne remis plus jamais les pieds dans cet atelier.

Deuxième semaine, cafétéria et jardin

J'ai finalement eu droit à ma première sortie dans le jardin, sous surveillance. J'allais pouvoir en profiter une fois par semaine, pendant vingt minutes seulement. Deux infirmiers m'escortèrent au rez-de-chaussée. L'accès se faisait par le couloir opposé à celui des cellules de sécurité, en passant par le hall d'accueil, où j'ai parfois croisé des patients de ce niveau, toujours sous bonne garde.

Au bout de ce couloir se trouvaient deux portes : l'une donnait sur la cafétéria, l'autre sur le jardin. C'était un petit parc d'environ 200 m², austère, sans massifs, entouré d'un grillage d'environ 5 m de hauteur. Pour tout ornement, un grand arbre au centre, sans feuilles à cette période de l'année. Je l'avais déjà remarqué car la fenêtre de ma chambre donnait sur ce côté du pavillon. Autour de l'arbre, quelques mètres de pelouse en assez piteux état, bordés d'un chemin circulaire, deux ou trois bancs en bois. Le jour de ma première sortie, quelques patients déambulaient sur le sentier, sous l'œil des infirmiers qui restaient à discuter sur le pas de la porte. J'ai à peine eu le temps de respirer un peu qu'il fallait déjà rentrer. On m'appela pour retourner à mon étage et on m'autorisa à racheter un paquet de clopes à la cafétéria en passant. J'allais désormais pouvoir m'y rendre seul pour me réapprovisionner, sous réserve de l'autorisation des infirmiers, avec comme consigne de ne faire que l'aller-retour.

Les chaises roulantes

Dans le couloir de notre étage, les infirmiers avaient laissé traîner un fauteuil roulant, bolide garé sur le côté. Un patient facétieux, Ludo, le seul qui cherchait parfois à dédramatiser en faisant un peu d'humour, s'installe à son bord, part à l'assaut de l'étage pour tuer le temps, en imitant le bruit du moteur : vroom vroom ! J'avais pensé le faire, on y avait tous pensé. Les visages s'illuminent en le voyant tournicoter, je vois certains patients sourire pour la première fois, mais la joie est de courte durée. Une des deux jumelles commises d'office du rez-de-chaussée débarque, furieuse, comme si elle s'était sentie investie d'une mission, ancienneté dans le service oblige. Elle lui ordonne de descendre et lance l'air outré : « Fais pas ça ! C'est pas respectueux pour ceux qui en ont vraiment besoin ! » Penaud, Ludo abandonne sa chaise à roulettes. Les sourires ont disparu, mais au fond on s'en foutait, notre journée était faite.

Deuxième semaine, cigarettes factices

Les cigarettes factices d'Aurore allaient me donner l'occasion de faire des farces aux autres patients.

C'étaient de bonnes imitations, le bout semblait vraiment allumé. Lorsqu'on tirait une bouffée, il y avait même un peu de fumée blanche qui s'en échappait. Après avoir piégé Ludo, on faisait équipe et lorsqu'un patient venait nous réclamer une clope, on lui tendait la factice et on guettait les réactions.

La plupart des patients étaient faciles à avoir et pendant qu'ils examinaient la cigarette sous toutes ses coutures, tentaient d'aspirer de plus en plus fort, nous on riait sous cape. Lorsqu'ils se rendaient compte du subterfuge, cela les faisait souvent sourire, d'autres étaient dépités qu'on se soit moqué d'eux. On les rassurait alors en leur disant que ce n'était qu'une petite blague, on leur donnait une vraie clope et leur visage se détendait. Sylvie ne tarda pas à venir réclamer sa clope en traînant les pieds. Je lui tendis la cigarette qu'elle porta à sa bouche, crapota un peu avec et reprit son périple dans le couloir, arborant fièrement sa clope de sa main relevée, l'air satisfaite. Lorsque je la revis passer un peu plus tard dans le couloir, son regard était de nouveau vide, elle n'avait plus la cigarette factice et recommençait à en réclamer. Un infirmier vint me trouver dans ma chambre pour me demander si c'était moi qui lui avait donné. Je répondis par l'affirmative, il réclama les deux qui me restaient, et repartit dans son bureau, cachant mal un sourire en coins. Sylvie aussi, s'était vue confisquer sa cigarette factice, sans doute pour éviter qu'elle se fasse mal avec.

Le fait qu'on lui reprenne cette fausse clope m'attrista beaucoup. Je trouvais injuste qu'on lui retire un des rares plaisirs qu'elle avait.

L'histoire de Sylvie

J'étais curieusement très attaché à Sylvie. Elle me fascinait par sa grande fragilité, cette façon de se tenir, son terrible handicap, son visage fin et gracieux, presque translucide, qui me rappelait l'albâtre. Et il y avait les signes qu'elle répandait autour d'elle, sans que personne n'ait l'air de chercher à les décrypter. Il y avait un mystère autour d'elle. Un jour que Corinne, une des deux jumelles était de passage à notre étage, elle se rendit compte que je ne regardais pas Sylvie comme les autres patients, que j'aurais voulu savoir ce qui lui était arrivé. Elle me fit signe de m'éloigner du bureau des infirmiers. Une fois à bonne distance, à voix basse pour qu'on ne risque pas

d'entendre ce qu'elle allait me dire, elle me raconta son histoire :

« Je suis la seule ici qui connaisse son histoire. J'étais déjà là quand ils l'ont ramenée. Son histoire est une tragédie, c'est la honte du service. Avant ça, elle avait un copain, tout allait bien, et puis ils ont eu un bébé. C'est là que ça a commencé à se gâter, il n'a pas assumé et l'a larguée. Sylvie a très mal vécu cette séparation. Elle était très malheureuse et elle a fait une dépression. Les gens autour d'elle l'ont envoyée consulter un psy dans un CMP. Là-bas, le psy lui a prescrit des médicaments et lui a conseillé d'aller faire un petit séjour à Sainte-Anne, comme ça se passe souvent, pour « se reposer quelques jours », comme ils disent. D'après lui ça ne pouvait lui faire que du bien.

Ce qu'il n'a pas dit c'est que ça fait surtout du bien aux finances de ces enfoirés de toubibs, un patient hospitalisé coûte 2500 balles par jour à la sécu, mais ça c'est une autre histoire.

Comme la déprime de Sylvie ne passait pas, elle a fini par suivre le conseil du psy et elle s'est pointée aux urgences rue Cabanis avec son môme. Là ils lui ont dit qu'ils allaient la garder quelques jours pour son bien, le baratin habituel, qu'après elle irait mieux, mais que pendant la durée de l'hospitalisation, elle devait être éloignée de son enfant. Elle aurait voulu refuser, repartir, mais c'était trop tard, ils les ont séparés et ont placé son enfant dans la crèche de l'hôpital.

Tu savais qu'il y a une crèche pour les gamins des patients ici toi?

Sylvie l'a très mal vécu, elle s'est débattue, elle a cherché à s'enfuir, alors ils l'ont enfermée à clef dans sa chambre et ont essayé de la calmer avec des doses de plus en plus fortes de tranquillisants. Sauf que Sylvie, ça l'a pas calmée. Elle continuait à taper la porte et à hurler qu'elle voulait revoir son enfant. Ça a duré plusieurs jours comme ça, et puis finalement exaspérés, ils ont décidé de lui faire une sismographie. Tu sais ce que c'est une sismographie? C'est le joli nom qu'ils ont trouvé pour électrochoc. Toujours en crise, ils l'ont ligotée, et lui ont envoyé une bonne décharge dans la tronche pour la calmer. En un quart de seconde, elle est tombée autiste. Depuis elle est comme tu la vois. Tu comprends maintenant pourquoi ils en ont honte, pourquoi ils cachent la vérité, pourquoi ils ne font rien pour qu'elle s'en sorte ? Et toi, ne va jamais raconter cette histoire.

S'ils apprennent un jour que tu es au courant, ils ne te laisseront jamais sortir d'ici »

Le rendez vous avec Prado

On m'annonça finalement que j'allais pouvoir rencontrer un psychologue. On m'expliqua avant le rendez-vous que ce n'était pas lui qui prenait les décisions, que seule le Dr V avait autorité sur

moi, étant chef de service, mais que malgré tout, ces rendez-vous pourraient me faire du bien. Tout en me demandant ce qu'il allait pouvoir faire pour moi, j'y suis allé un peu inquiet d'avance. Prado était un homme d'une cinquantaine d'années, assez grand. Contre toute attente, il me tendit une main franche et m'invita à m'asseoir avec une voix posée et bienveillante. Il m'observa un moment puis me posa quelques questions en notant mes réponses dans un carnet. A l'issue de cet entretien, j'ai eu du mal à contenir mon émotion et tout en retenant difficilement mes larmes je lui dis que je ne comprenais pas ce que je faisais ici. Il sembla alors contrarié, posa son stylo et dit :

« Vous ne devriez pas être ici, votre état ne justifiait pas une hospitalisation. Quelques séances de psychothérapie en extérieur auraient largement suffi. »

Je n'en revenais pas. Quelqu'un était enfin de mon côté.

« Merci, ça fait du bien de l'entendre, mais vous savez, le Dr V, elle me prend pour un dingue, elle dit que je suis incurable et que je ne pourrais plus jamais vivre normalement. »

Pour toute réponse il me dit « je comprends » et quelques mots de soutien, l'air toujours contrarié.

Je n'ai pas eu d'autre rendez-vous avec lui avant une bonne semaine, mais entr- temps, il passa me voir pour m'apporter de quoi écrire, en me demandant de raconter par écrit mon histoire en Italie.

Quelqu'un avait dû raconter que mon problème venait de mon voyage en Italie. Gorgonzola ? Mes parents ? Impossible à dire. C'était plutôt du côté de ma période à Saint Jacques qu'il fallait chercher, mais à cette époque, j'étais bien incapable du moindre recul. J'ai écrit comme j'ai pu un texte embrouillé, où il était question de carrières de marbre, de cristaux des veines blanches, de mon abandon de l'académie pour aller visiter Venise et la Toscane. Tout était confus dans ma mémoire avec le traitement. Mais depuis ce rendez-vous avec Prado, quelque chose avait changé. Quelqu'un m'écoutait enfin, sans me juger.

Fin de deuxième semaine : association artistique

A force d'insister, j'ai finalement obtenu des infirmiers qu'ils me prêtent de quoi dessiner : un Stabilo jaune, un vert, quelques crayons de couleur et des feuilles de papier. (Au début ils ne me faisaient pas confiance, ils avaient peur que je cherche à me blesser avec, mais peut-être qu'entre temps, ils avaient reçu de nouvelles consignes.) Je passais de longues heures entre les repas à tracer des signes automatiques, reprenant là où j'en étais resté à Saint Jacques, mais en laissant

plus d'espace entre les groupes de signes, en ajoutant des silences. Pendant les cours de Gorgonzola, je remplissais tous les espaces possibles comme frénétiquement, dans un état de transe.

Des signes anguleux et géométriques, inspirés par l'hébreu carré, j'étais passé à des signes plus circulaires, plus fluides, mais toujours dénués de sens.

Reste que les superpositions de lignes cursives ponctuaient le papier de calligraphies colorées et assez décoratives. Et puis cela occupait mes journées. J'ai même obtenu qu'on me donne de petits bouts de Patafix pour en accrocher certains aux murs. Cela me reconfortait un peu de les voir. Cela ne tarda pas à intriguer les autres patients de l'étage, en particulier Ludo, qui débarqua avec un autre patient, un de ceux qui paraissaient encore un peu lucides. Voyant mes dessins, il proposa qu'on fasse équipe pour monter un business. Chacun de nous aurait son rôle à jouer. Je devais continuer à dessiner, il serait mon agent/marchand de tableaux. Il irait avec mes dessins voir chaque patient dans sa chambre et essaierait de leur vendre pour 1 euro pièce. Quant au 3ème larron, Ludo avait aussi son idée : il devrait tenir une galerie d'art dans sa chambre et pour cela accepter d'avoir mes dessins aux murs, et de recevoir certains patients, clients potentiels. Ludo avait tout planifié. Son idée, c'était que si un patient hésitait à acheter lors de sa visite en porte à porte, il lui proposerait une visite de la « chambre-galerie », histoire d'achever de le convaincre. Ludo était très enthousiaste. Je donnai mon accord, ravi de la tournure que prenait notre projet, et lui confiai quelques dessins pour ses expéditions. Seul le 3ème acolyte refusa de prendre part à notre jeu, prétextant qu'il avait peur de ce qu'en penserait sa psychiatre, et sans demander son reste, fila se carapater dans sa chambre. La fermeture anticipée de notre galerie d'art fut un coup dur, mais Ludo ne se découragea pas pour autant. Il voyait déjà les paquets de clopes et les barres chocolatées s'accumuler dans nos tiroirs, succès et gloire, et moi j'étais content de le voir ainsi, les yeux pleins de malice. Pendant que je dessinais dans ma chambre ce jour-là, je crois qu'il a dû visiter toutes les chambres de l'étage une par une, soignant à chaque fois sa technique de vente du mieux qu'il a pu. Je l'ai vu revenir dépité deux heures plus tard, tout triste d'avoir fait chou blanc. Aucun patient n'avait voulu acheter mes dessins. On s'est dit que ce n'était pas grave et que malgré tout, on avait bien rigolé. Suite à cet après-midi artistique, certains patients ont demandé de quoi dessiner, mais les infirmiers ont refusé. Après quoi ils sont venus sermonner Ludo en lui disant de ne plus importuner les autres patients.

3ème semaine, nouveaux patients

Sans que j'aie le temps de lui dire au revoir et bonne chance, Ludo avait quitté sa chambre. J'étais content pour lui qu'il soit sorti, il n'avait rien à faire dans cet asile, mais son départ laissait un grand vide. A sa place, on installa un homme d'une quarantaine d'années, le visage marqué. Lors de son arrivée, il était accompagné de sa femme en pleurs. Curieusement, lui n'avait pas l'air affecté. Il semblait même indifférent. Lorsqu'il s'est retrouvé seul et qu'il est sorti dans le couloir, j'ai discuté avec lui pour savoir pourquoi il était là. Il m'expliqua que ce n'était pas grave, qu'il faisait régulièrement des dépressions depuis son mariage et qu'à chaque fois c'était lui qui demandait à être hospitalisé.

- « J'ai l'habitude tu sais, je ne compte plus le nombre de fois où je me suis retrouvé là. Ça me fait du bien d'être ici, je suis tranquille. Et puis tu verras, je ne vais pas rester longtemps, dans une semaine ou deux ça ira mieux et je rentrerai chez moi. »

Il était convaincu d'être malade, prenait pour vérité tout ce que lui disait le Dr V, mais surtout il était parfaitement complaisant vis à vis de tout ce qui lui arrivait. Cette façon de se résigner, de baisser les bras me paraissait la pire attitude à avoir. Voyant qu'il était impossible pour lui d'envisager les choses différemment, je décidai de ne plus trop lui parler, sauf pour échanger des banalités.

Un autre patient, Badr, est arrivé par la suite avec sa mère. D'origine maghrébine, il était très jeune, peut-être 16 ou 17 ans. Sa mère était une femme plutôt grande, belle chevelure frisée et bien habillée. Elle semblait désespérée. Il pleurait comme un petit enfant en appelant sa mère au secours quand il s'est retrouvé seul enfermé dans sa chambre. Il faisait peine à voir. Il restait couché toute la journée les yeux fixant le plafond de sa chambre, le regard vide. Je l'ai appris plus tard, il ne parlait pas, le seul mot que je l'aie jamais entendu prononcer, c'était « maman ».

Troisième semaine, rencontre avec M. C

Avant mon hospitalisation, j'avais lu quelque part que le directeur du pavillon Benjamin Ball s'appelait M. C. Un soir, je fumais ma clope dans le couloir, tandis que les autres patients dormaient, et j'entendis de loin une conversation dans le bureau des infirmiers. Ils parlaient plus fort que d'habitude, cela attira mon attention. J'allais me recoucher lorsque l'un des infirmiers prononça le nom de C. Je me suis approché du bureau, ils discutaient avec lui d'une réunion des services de l'unité qui allait bientôt avoir lieu. Cherchant à faire bonne figure auprès du directeur

en prévision de ladite réunion, je suis entré dans le bureau et j'ai tendu la main en le saluant.

Il l'a serrée un peu surpris. Les infirmiers étaient sur le qui-vive, prêts à bondir sur moi au moindre geste anormal. Le plus calmement du monde, je lui ai souhaité une bonne soirée, j'ai salué au passage les infirmiers et je suis retourné dans ma chambre.

Troisième semaine, le labo souterrain

Un après-midi, un infirmier que je n'avais encore jamais vu est venu me chercher pour faire une radio des poumons. Je me demandais l'utilité d'un tel examen dans un lieu pareil, mais après tout j'étais fumeur, il n'y avait donc rien d'incohérent. Je fis signe que j'étais prêt, mais l'infirmier approcha avec une chaise roulante et me demanda de m'installer. Je lui fis remarquer que j'étais tout à fait capable de marcher. Il insista, m'expliquant que c'était la procédure, qu'il n'y était pour rien, que ce serait marrant. Un peu inquiet, je l'ai laissé me conduire jusqu'à un ascenseur, puis à l'extérieur du bâtiment. Après avoir parcouru quelques dizaines de mètres, contourné un parking, la route descendait en pente douce dans un souterrain par une large ouverture. Il y avait la place de faire passer trois voitures côte à côte. Au milieu de la route, une ligne jaune disparaissait dans ce qui ressemblait à une sorte de bunker. Au dessus de l'entrée, une inscription en larges lettres capitales : « Laboratoire de neurobiologie nucléaire »

« C'est quoi ici ? On va juste me faire une radio des poumons, pas vrai ? »

« Oui ne t'inquiète pas, on va pour la radio et on rentre ».

Par rapport aux autres infirmiers, celui-là était plutôt sympa. La chaise suivait la ligne jaune dans un large passage assez sombre. Sur la gauche un grand mur avec des inscriptions, des numéros, et à droite, une succession de salles remplies d'équipements et de machines étranges. Dans certaines, une ou plusieurs personnes s'affairaient. Malgré les paroles de l'infirmier, tout cela ne me rassurait pas vraiment. Passées plusieurs salles, il me fit entrer dans une pièce où m'attendait un médecin. Celui-ci me demanda de me placer torse nu devant une grande plaque à rayons X. Quelques minutes plus tard, j'étais de retour sur la chaise à roulettes, et l'infirmier me ramena jusque dans ma chambre.

« Alors ces poumons, ça va ? »

« Oui, tout va bien, ils sont nickel. »

Badr tente de s'échapper

Un jour en rentrant de ma balade dans le parc, j'ai croisé Badr qui avait une permission de promenade. Les infirmiers discutaient avec le serveur dans la cafétéria quand je refermai la porte vitrée. C'est alors que je surpris Badr qui grimpait sur le grillage. A contre cœur, j'alertai les infirmiers. Ils se sont précipités à l'extérieur, le serveur en tête. Incapable de grimper, Badr s'accrochait au grillage quand ils l'ont ceinturé. J'ai beaucoup culpabilisé, et j'étais malheureux pour lui. Ce soir-là, pendant que je veillais dans le couloir, je l'entendis pleurer dans sa chambre. Au bout d'un moment, comme il continuait de sangloter et qu'aucun infirmier ne semblait s'en soucier, je suis allé le voir. Je me sentais responsable. Ses yeux fixaient toujours le plafond, il pleurait et appelait sa maman, la gorge nouée. Assis sur le bord de son lit, j'ai pris une voix douce pour lui dire que sa maman viendrait le voir le lendemain pour le réconforter.

Il a fini par se calmer et s'endormir. Moi je m'en voulais toujours.

Vidéo

Les infirmiers sont venus nous proposer de regarder un film un soir après le dîner.

Curieusement, seuls 3 patients, moi compris, acceptèrent de voir le film.

La salle vidéo, d'habitude fermée, était une pièce sombre, équipée d'une douzaine de chaise, d'une grosse télé et d'un vieux magnétoscope. En mettant le film en route, les infirmiers cachaient difficilement leur plaisir, s'envoyant des sourires pleins de satisfaction. Le film qu'ils nous proposaient de voir : « Aliens le retour » de James Cameron. Je l'avais vu plusieurs fois, mais dans un tel contexte, je n'en avais pas la moindre envie. Un autre patient est sorti de la pièce en même temps que moi, éccœuré. Un seul patient est resté devant l'écran, comme hypnotisé, un filet de bave aux lèvres.

L'utilité de faire visionner un film d'horreur à des patients dans un asile psychiatrique m'échappait. Les infirmiers, eux, avaient l'air de trouver ça très drôle.

Sylvie à la cafétéria

Avec l'autorisation des infirmiers, je décidai d'aller prendre un crème à la cafétéria, et de me ravitailler en clopes. La salle était vide, il y avait juste le serveur, et je m'installais au comptoir. De

larges baies vitrées donnaient sur le jardin grillagé. Le serveur était un infirmier antipathique, une brute épaisse avec des mains comme des battoirs. Il parlait avec un fort accent corse. Sans doute pour se rappeler le pays, il avait collé un autocollant sur le comptoir, la fameuse tête de maure de profil. Je buvais mon crème en l'écoutant parler. Il affichait clairement sa mauvaise humeur, son dégoût pour le poste qu'il occupait, son envie de « se barrer d'ici ». J'allais partir lorsque Sylvie fit son entrée.

« Oh non, pas elle ! » lâcha l'infirmier, visiblement à bout de nerfs. Sylvie s'installa à une table et se mit à répéter « Thé !! Thé !! ». L'infirmier lui remplit un bol de thé en maugréant et le déposa devant elle. Un bol trop rempli et peut-être trop chaud. Sylvie voulut le porter à ses lèvres, mais le bol lui échappa des mains et se répandit sur la table. Furieux, l'infirmier se précipita sur elle, la souleva brutalement et la porta jusqu'à l'entrée de la cafétéria en hurlant aux autres infirmiers « Je ne veux plus jamais la voir ici celle là !! » et il la jeta au sol dans le couloir comme un vulgaire sac. Dans la foulée, il me vira. Pendant que je passais devant Sylvie, cette brute expliquait aux infirmiers arrivés sur place qu'elle avait « encore fait tomber son bol ». J'entendis la porte claquer derrière moi pendant que je traversais le couloir pour retourner à mon étage. Les infirmiers s'affairaient autour de Sylvie, recroquevillée au sol.

Le Dr V m'annonce enfin ma sortie prochaine

En fin de 2^{ème} semaine, l'entretien habituel avec le Dr V prit une tournure inhabituelle. Elle paraissait particulièrement nerveuse, quelque chose semblait la contrarier.

« Monsieur, vous avez foutu la merde dans nos services ! »

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, et puis j'ai fait le rapprochement avec ce que disait Prado et la réunion des personnels qui devait avoir eu lieu un ou deux jours avant.

« Puisque vous voulez peindre, vous allez être transféré dans un centre médico-psychologique. Là-bas, ils ont un atelier, vous pourrez peindre autant que vous voulez. Vous pourrez sortir dans la journée, mais vous devrez être rentré à 18h, et surtout il faudra continuer à prendre vos médicaments. Vous y resterez pendant 2 mois, après nous envisagerons un suivi en externe. Alors, vous êtes content ? »

Je n'en revenais pas, j'avais même une date de sortie dans 7 jours. J'allais enfin sortir de cet enfer.

Quatrième semaine, l'électro-encéphalogramme

Un ou deux jours après l'entretien avec le Dr V, pendant lequel elle m'annonça ma sortie prochaine, Tigrane et Corinne sont venus me voir. Quelque chose semblait les amuser. Je ne sais pas comment ils l'avaient appris, mais ils savaient que j'allais bientôt sortir. Corinne m'annonça le plus sérieusement du monde qu'on allait me faire une sismographie le jour même. Cette nouvelle me terrorisa. Tigrane fit alors mine de me rassurer :

« Oh mais il ne faut pas t'inquiéter, c'est rien une sismographie ! Moi j'en ai 3 à 4 par semaine !

Pour faire simple, imagine que ton cerveau est une ampoule, hé bien eux, ils t'envoient du courant dedans comme pour l'allumer ! »

En même temps qu'il parlait, il mimait la forme d'une grosse ampoule avec les mains.

A peine étaient-ils repartis qu'une grosse infirmière est venue me chercher. Elle m'emmena dans une petite pièce où se trouvaient un fauteuil et des machines ressemblant à de gros potentiomètres.

Mort de trouille, je lui demandais ce qu'on allait me faire. Elle répondit sèchement :

« Un électro-encéphalogramme »

« Vous êtes sûre ? Rien d'autre ? »

« Mais oui, c'est juste pour voir si tout fonctionne bien dans votre tête »

Une fois dans le fauteuil, l'infirmière commença à m'enduire des mèches de cheveux avec une sorte de graisse conductible, sur lesquelles elle fixa des pinces crocodile, prolongées par des fils électriques.

Les fils étaient eux-mêmes reliés au potentiomètre, une machine comportant cadrans et autres outils de mesure.

« Détendez vous Monsieur Saïssi, ce ne sera pas long. »

L'infirmière fit passer devant mes yeux une lumière en me demandant de la fixer tout en restant parfaitement immobile.

« Ne bougez pas, sinon cela fausse mes mesures et je dois recommencer ! »

Après quelques minutes, l'infirmière stoppa la machine et commença à me retirer les pinces.

« Voilà, c'est fini. »

« Tout va bien ? »

« Oui, tout fonctionne bien là-dedans ! »

On m'invita à aller me laver les cheveux, j'en profitais même pour prendre un bain.

(Note : j'appris beaucoup plus tard qu'une sismographie se faisait toujours sous anesthésie générale. Les deux patients étaient de sacrés farceurs.)

Tentative de suicide

Le quarantenaire qui était venu de son plein gré avait fini par quitter les lieux, 15 jours après son arrivée, comme il l'avait prédit. La chambre qu'il occupait se trouvait juste à côté de la mienne. Peu après son départ, on y installa une jeune femme que j'avais déjà croisée une fois au rez-de-chaussée en revenant du petit jardin. Elle était alors ligotée, maintenue fermement par deux infirmiers. Elle devait avoir 25 ans, les cheveux blonds et courts. Elle était petite et trapue, son regard était sombre et très dur. Lorsque je l'ai vue dans le couloir devant sa chambre, j'ai entamé la conversation pour en savoir plus sur elle.

« Que fais-tu ici toi ? Tu as l'air d'aller bien... » demandais-je.

« Je ne supporte pas mon corps. Je veux mourir. »

« Ne dis pas de bêtise, tu es jolie et tu es jeune, tu as plein de choses à vivre. Il ne faut pas avoir des pensées comme ça. »

« Ne te fatigue pas. » dit-elle d'un air déterminé.

Elle souleva alors les manches de son pyjama pour me montrer ses cicatrices, larges et profondes. Ses deux avant-bras en étaient recouverts, comme ceux des deux sœurs jumelles.

Elle les exhibait avec fierté, comme on exhibe des blessures de guerre. Alors que j'essayais d'articuler quelques mots réconfortants, ne pouvant m'empêcher de rajouter un peu de morale idiote, elle me faussa compagnie et retourna dans sa chambre. Avant ça elle m'avait adressé un énigmatique :

« Laisse tomber, tu vas comprendre. »

Lorsque tous les patients étaient partis se coucher, je fumais ma dernière clope en repensant à ce qu'elle avait dit, puis j'allais à mon tour me coucher.

J'entendis alors un grand bruit, comme du verre brisé, en provenance de la chambre d'à côté.

Je me suis levé pour aller voir à travers la vitre de la porte de sa chambre. Ce que je vis me glaça et j'ouvris la porte en toute hâte. Au sol près de la fenêtre gisait le tiroir de la commode, au milieu de verres brisés. Elle s'en était servie pour casser la vitre et récupérer un morceau de verre qu'elle utilisait pour se taillader le bras, debout au milieu de la chambre. Je me précipitai sur elle pour l'en empêcher, en l'exhortant d'arrêter cette folie mais elle continuait sans broncher. Je tirais de toutes mes forces sur le bras qui tenait le triangle de verre, mais elle avait une force et une détermination incroyables. Malgré tous mes efforts, le verre continuait de sectionner sa peau. Du sang giclait de son bras et tombait en grosses gouttes sur le sol autour d'elle. Incapable de la maîtriser, la tête commençait à me tourner et je suis parti en courant le plus vite possible pour prévenir les infirmiers, tranquillement installés dans leur bureau.

Ils ont accouru et se sont jetés sur elle. Après l'avoir ceinturée, ils lui ont fait une injection et l'ont sanglée sur un lit roulant. Du début à la fin, elle n'arrêtait pas de se débattre.

On m'a envoyé me coucher et ils l'ont redescendue d'où elle venait, dans le quartier de haute sécurité, au rez de chaussée. Ce soir-là et plusieurs soirs après ça, j'entendais ses hurlements :

« Détachez-moi !!!! » Ils se répétaient plusieurs fois pendant plusieurs minutes et progressivement, finissaient par laisser place au silence. Incapable de m'endormir, j'attendais qu'elle se calme en regardant le grand arbre sans feuilles dans le jardin. Le vent sifflait dans ses branches, comme en écho à ses hurlements.

La surboom de Corinne

Un soir j'entendis de la musique qui venait de la salle commune, d'habitude délaissée par les patients. Une des sœurs jumelles, Corinne, avait installé son poste radio-cassette dans un coin de la salle et invitait les patients à faire une boom. Des basses et des accords assez frénétiques sortaient des enceintes, un mélange de punk et de techno indéfinissable. Corinne dansait et encourageait les autres patients à faire de même. L'un deux essayait de la suivre en esquissant quelques pas de danse, la bouche entrouverte, avant de se rasseoir, au grand dam de Corinne qui continuait de s'agiter.

Plusieurs patients étaient venus, attirés par la musique et s'étaient assis pour profiter du spectacle. Certains râlaient.

« C'est nul ta musique ! »

« Tu peux pas baisser ? »

« On arrive pas à dormir ! »

Corinne balaya les critiques :

« J'ai l'autorisation des infirmiers pour faire la fête ce soir. Vous feriez mieux de vous amuser, bande de ringards ! »

Tout cela m'amusait beaucoup, Corinne mettait une super ambiance.

Sylvie fit alors son entrée.

« Oh non pas elle ! Pas la folle ! » s'exclama Corinne en lui lançant un regard inquisiteur.

Sylvie s'arrêta net, tourna doucement la tête en direction du ghetto-blaster, et alors qu'elle le fixait du regard, celui-ci s'arrêta d'un coup de fonctionner. Sylvie reprit alors sa marche, s'asseyant sur toutes les chaises libres de la salle les unes après les autres, comme à son habitude. Corinne se précipita sur son poste, paniquée. Elle essaya de le refaire marcher en testant tous les boutons, en

vain.

« C'est à cause d'elle ! Elle l'a fait exprès ! » cria-t-elle, en jetant vers Sylvie des regards haineux.

Pendant qu'elle sanglotait sur son poste, la salle s'est peu à peu vidée. L'un après l'autre, les patients retournèrent dans leur chambre.

Un peu d'affection pour Sylvie

On n'entendit plus le poste de Corinne fonctionner, mais l'habitude de se retrouver dans la salle commune perdura. Au moins pour 3-4 patients, dont je faisais partie. Je voulais profiter de cet espace pour essayer de parler avec Sylvie avant de partir. Lorsqu'elle arriva dans la salle et qu'elle s'assit sur la chaise libre à côté de moi, je me mis à lui parler. Je m'attendais à ce qu'elle se relève mais elle resta assise sans bouger. Je lui parlais doucement à l'oreille, lui chuchotais des mots gentils et affectueux. Elle ne disait rien, les yeux toujours dans le vide, mais j'avais la sensation qu'elle m'écoutait. Pour la réconforter, je pris sa main dans la mienne. Je lui disais que je l'aimais, l'exhortant à revenir à elle-même, à se remettre à parler. Je lui disais qu'elle ne devait pas rester dans cet état, qu'une vie meilleure était possible dehors, que je ne voulais pas qu'elle reste enfermée. Cela ne servait peut-être à rien, l'autisme qui la frappait était profond mais j'étais persuadé que ce qui lui faisait le plus défaut, c'est de l'affection. Les autres patients la méprisaient ou au mieux l'ignoraient. Certains infirmiers la brutalisaient. Sa situation m'était insupportable. Je ne l'avais jamais vue rester assise plus de quelques secondes, sauf lorsqu'elle avait demandé un thé à la cafétéria ou dans sa chambre, quand les infirmiers lui donnaient la becquée. Ce soir-là, elle est restée une demi-heure assise à m'écouter lui parler. Lorsque les infirmiers sont venus la chercher pour l'emmener se coucher, ils furent surpris de la trouver là. Ce rituel s'est reproduit chaque soir cette semaine-là. Tous les patients de l'étage nous ont vus, Tigrane, Corinne et les autres. Certains semblaient touchés, d'autres écœurés. Un soir, elle lâcha ma main pour se diriger vers le bloc de douches qui se trouvait juste en face. A gauche du bloc se trouvait une poubelle dans laquelle elle se mit à fouiller. Corinne, témoin de la scène se mit à hurler en direction des infirmiers :

« La folle mange dans les poubelles !!! » Je pensais que c'était un progrès qu'elle cherche à s'alimenter par elle-même, ce qui n'était jamais le cas, mais les infirmiers sont arrivés en trombe, lui ont arraché les restes des mains, l'ont emmenée dans sa chambre où ils l'ont enfermée à double tour. Cela m'a paru injuste, pourquoi ne sont-ils pas simplement allés lui chercher de quoi manger ?

La veille de mon départ, alors que j'allais dans la salle commune pour la retrouver, je la trouvai

assise et sur la chaise à côté d'elle, Tigrane qui lui tenait la main, le regard sombre. J'avais initié un geste envers elle, un rituel positif, il l'avait vu et prenait le relais. J'allais partir le lendemain et il ne pouvait pas me faire plus plaisir.

Le dernier jour

Le jour de mon départ, un nouveau patient fit son apparition. Marocain ou tunisien, il était assez jeune, 17 ou 18 ans, regard triste et apeuré. Voyant qu'il était très inquiet, je lui ai dit quelques mots pour le rassurer, et je lui demandai pourquoi il était là.

« C'est à cause de ma mère... parce que je n'allais plus en cours... je restais dans ma chambre à lire le Coran toute la journée. Lorsqu'elle s'en est rendue compte, elle a demandé mon hospitalisation, tu sais, une HDT : hospitalisation à la demande d'un tiers. »

Notre conversation fut interrompue par un infirmier venu me chercher pour un dernier rendez-vous avec le Dr V avant mon transfert. Pendant ce rendez-vous, elle m'a parlé du traitement, des consignes à suivre dans le CMP, d'un nouveau psychiatre qui me suivrait là-bas. J'allais encore avoir des rendez-vous avec elle par la suite, mais plus espacés, en externe. A toutes ses directives, je répondais « Oui bien sûr docteur. Oui docteur, sans faute. » J'étais trop content de sortir enfin et je ne voulais surtout pas la contrarier.

On m'a ensuite ramené la boîte où se trouvaient mes affaires. Je me suis rhabillé rapidement, et j'ai suivi l'infirmier jusqu'à l'accueil au rez-de-chaussée. Ce jour-là j'ai pu entrevoir un peu mieux le couloir de haute sécurité, ses portes blindées d'où sortaient des gémissements.

Dans le hall se trouvait un patient bizarre, assez corpulent, habillé en civil. Il m'a regardé et d'un coup son buste a dégringolé sur le côté, comme si sa colonne vertébrale était élastique, de sorte que, bien campé sur ses jambes, sa tête se trouvait à l'envers, près de ses pieds. Tout en me regardant, il a sorti une cigarette de la poche avant de sa veste, l'a portée à sa bouche, et toujours à l'envers, il l'a allumée. Il a alors fait un mouvement latéral pour se remettre droit, et alors que je quittai le hall vers l'extérieur, la dernière vision que j'ai eu de l'asile psychiatrique, c'était ce curieux personnage qui faisait de nouveau chuter son buste sur le côté, entouré de volutes de fumée.

Mon transfert vers le CMP s'est fait en voiture, la même que celle qui m'avait conduit des urgences au Pavillon Benjamin Ball.

Le centre médico-psychologique

Le centre médico-psychologique était un bâtiment neuf du XIII^e arrondissement. Au rez-de-chaussée se trouvait une grande salle commune avec des plafonds hauts, des tables et des chaises de couleurs vives pour prendre les repas. Une porte vitrée donnait sur une petite cour triangulaire d'une dizaine de mètres carrés. Il y avait un bureau pour les infirmiers, une pièce pour stocker et préparer les traitements et le bureau du psychiatre. D'un côté un escalier menait à l'atelier de peinture, de l'autre on accédait à l'étage où se trouvaient les chambres. Il n'y avait qu'une dizaine de patients, assez calmes dans l'ensemble. L'infirmier en chef était un type sévère et désagréable, mais j'étais habitué après un mois à Sainte-Anne. Une infirmière me fit visiter ma chambre, plus grande que l'ancienne et heureusement individuelle. L'atmosphère générale était moins anxiogène qu'à Benjamin Ball. Il était interdit de fumer dans le centre, mais on pouvait sortir fumer dans la cour sans avoir besoin d'autorisation. On me fixa un rendez vous avec le psychiatre du centre. Dès le lendemain matin, après la prise de médicaments au petit déjeuner, j'allais pouvoir sortir jusqu'à 18h, heure à laquelle je devais revenir pour la prise des médicaments, le dîner et pour passer la nuit. Pendant mes sorties diurnes, je devais prendre avec moi mes médicaments pour le repas de midi.

Le psychiatre collectionneur

Le discours du psychiatre du CMP était semblable à celui du Dr V : je devais prendre mes médicaments et me reposer. Lui non plus ne me posa aucune question, ni ne manifesta le moindre intérêt pour mon parcours. La seule différence était qu'il m'encourageait à peindre. Les murs de son bureau étaient recouverts de grandes peintures abstraites, dont une qui occupait tout un pan de mur. Elle me rappelait un peu les peintures produites à Saint Jacques. Le psychiatre en était très fier :

« C'est une de mes patientes qui l'a peinte ! »

Avec toutes les peintures laissées par les patients, il avait dû se constituer une belle collection à moindre frais. Ceci étant, j'étais reconnaissant d'avoir enfin un atelier où, disait-il, j'avais un « accès libre à tout le matériel se trouvant sur place. »

Premières sorties, cinéma avec Aurore

Lors de mes sorties, j'ai voulu revoir mon ex petite amie de Saint Jacques, mais lorsqu'elle a appris mon internement à St-Anne, elle m'a laissé en plan, terrorisée. La peur véhiculée par l'asile est très forte, les patients sont trop souvent considérés comme des fous dangereux. Le tri dans mes relations s'est fait naturellement entre ceux qui avaient peur, et ceux qui comprenaient. Par la suite, j'ai donc pris mon parti de sélectionner les personnes à qui j'allais raconter mon histoire. Lors d'une de mes premières sorties, Aurore m'avait donné rendez-vous pour aller au cinéma, voir un film de science fiction. Dès les premières minutes, les effets son et lumière, censés créer du suspense, une atmosphère dramatique, m'ont paru ridicules au point que j'ai éclaté de rire. Mon rire était nerveux et contagieux, de sorte qu'Aurore s'est aussi mise à rire. Gênée, la salle s'est mise à gronder :

« Chuut ! » « Silence »

On a essayé de contenir nos rires mais c'était plus fort que nous, ce rire incontrôlable était salutaire et pour ne pas déranger plus la salle, on est sorti pendant la projection pour aller se balader dans un parc.

Famille, visite de mon frangin

Je profitais de mes sorties pour revenir voir mes parents. Ma mère s'était fait un sang d'encre pendant mon hospitalisation, d'autant qu'à la même période, mon père était lui aussi à l'hôpital, pour se faire retirer des calculs qu'il avait conservés dans une boîte en plastique. Pour couronner le tout, ma grand-mère maternelle souffrait du mauvais air parisien, multipliant les bronchites. Dès qu'il a su que j'étais sorti de l'asile, mon frangin Alain est venu en voiture des Cévennes. Il détestait les grandes villes et en particulier Paris, mais il fit l'aller retour pour me voir et pour avoir une discussion avec mes parents. Il était très en colère contre eux pour ce qui s'était passé. Il leur en voulait particulièrement d'avoir signé la HDT. Il était opposé à toute forme de traitement chimique et voulait mettre un terme à tout ça. Mes parents eurent droit à un sermon. Alain aurait voulu que j'arrête le traitement net. Pour mes parents, stopper le traitement n'était pas une option, ils avaient peur que cela ne me fasse encore plus de mal. Les docteurs les avaient à maintes reprises prévenus qu'une telle initiative serait terrible pour moi et que la rechute serait encore pire.

« Une seconde hospitalisation est souvent encore plus mal vécue que la première et c'est ce qui

arrive systématiquement lorsqu'un patient arrête de lui même son traitement. » avait prévenue le Dr V.

Mon frangin m'a déposé en voiture au CMP en fin de journée. Pendant le trajet, il m'a exhorté à ne plus prendre les médicaments, et à quitter au plus vite ce système qui, pensait-il, finirait par me tuer.

- « C'est de la merde ces médicaments et tu le sais, tu es en train de devenir un légume ! Si tu es déprimé, fume un joint d'herbe, mais ne prends pas ces saloperies ! Ces médecins sont des charlatans, ils se servent de toi comme d'un cobaye ! »

J'étais bien d'accord avec lui mais à ce moment-là, je ne me sentais pas de taille. Fausser compagnie aux psys me faisait très peur. Tant que j'étais au CMP, j'étais sous leur responsabilité. Ce que me dit mon frère me fit cependant beaucoup de bien. Il me laissa à contre cœur devant l'entrée du CMP, me disant des mots affectueux, tout en insistant pour que je ne me laisse plus faire. Il était vraiment triste de me voir ainsi piégé.

Retour à St-Jacques

Lors de mon retour à St-Jacques, Gorgonzola m'a d'abord accueilli avec compassion. Il prétendit qu'il n'aurait jamais imaginé que cela se passerait ainsi. Chaque jour il était aux petits soins avec moi. Il m'a même invité à la table du jury censé noter les dossiers des élèves qui présentaient l'Ensba.

Un jour, il a voulu me parler de ce qui s'était passé :

« Tu sais, j'ai eu très peur quand je t'ai emmené aux urgences, peur qu'ils ne me laissent pas repartir non plus ! Mais toi, je savais que tu t'en sortirais vite, tu es comme Superman. »

Voyant que je ne réagissais pas, il ajouta, en prenant à parti Joe L. qui était présent :

« Le pire, c'est que quand ta mère m'a vu aux urgences, elle m'a pris dans ses bras comme si j'étais son sauveur. Quelle salope ! »

Encore sous traitement, complètement amorphe, je n'ai pas pu réagir à ce qui normalement m'aurait fait bondir. Tout ce que je pouvais faire, c'était garder en mémoire ce qui m'arrivait.

Refusé à l'Ensba

A Saint Jacques, j'ai préparé du mieux que j'ai pu l'entrée à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Mon

dossier a passé le premier tour mais lorsque le jury s'est rendu compte que j'étais sous traitement, (sous camisole chimique un patient est gras, ses mouvements sont ralentis, il n'a plus de réflexes), ils n'ont même pas pris la peine de regarder mes travaux. Un seul professeur a pris ma défense, mais cela n'a pas suffi :

« Regardez au moins ce qu'il fait, lança-t-il aux autres, sans obtenir de réaction.

Gorgonzola, qui affichait beaucoup de compassion pour moi, a conclu que j'avais suivi des cours dans des écoles d'art pendant 6 ans, et qu'il était peut-être temps de chercher à exposer ou trouver un travail.

J'étais complètement amorphe et incapable de réaliser que j'avais été victime d'une manipulation. Même si au fond de moi j'en étais vaguement conscient, c'était insuffisant pour que je prenne position. Je suivais le programme que je m'étais fixé : essayer de rentrer à l'Ensba, sans réaliser vraiment ce qui venait de m'arriver.

Entretiens avec Mr Prado

Pendant mon séjour au CMP, j'ai eu quelques rendez-vous avec le psychologue Prado, dans son cabinet en ville. Il était toujours bienveillant avec moi. J'aimais bien son nom qui m'apparaissait comme un signe positif, cela parut l'amuser lorsque je lui fis remarquer. Il refusait que je l'appelle docteur, il disait qu'il était juste psychologue et psychanalyste. Il me donna le choix de suivre les séances assis ou allongé. Je préférais rester assis. Il me proposa aussi de suivre une analyse. Je préférais en reparler plus tard. Il me posait des questions mais surtout me demandait de parler de mon enfance, ou de ce qui me passait par la tête. A chaque fois, il notait scrupuleusement ce que je disais. Pour lui, certaines de mes visions infantiles étaient « oniroïdes », c'est-à-dire un mélange de rêves et d'autre chose, que l'esprit rationnel ne peut pas expliquer. J'aimais sa manière de laisser une porte ouverte vers l'inconnu. Je me plaignais parfois du traitement. Il me conseilla, si un jour je décidais de l'arrêter, de surtout le faire progressivement. Lorsqu'un jour je lui parlais de la détresse de ma famille à cette époque, de mon père et de ma grand-mère malades, il eut cette phrase poétique:

« Une famille, c'est comme une constellation d'étoiles. Lorsqu'une de ces étoiles brille plus intensément, les autres étoiles autour se mettent à briller plus fort. Malheureusement, le contraire est aussi vrai : lorsqu'une de ces étoiles souffre, qu'elle brille moins, les autres autour le ressentent et leur rayonnement s'estompe. »

La vie au CMP

A mon arrivée dans le centre médico-psychologique, une patiente m'envoyait des regards malicieux. Elle était toute petite, avec les cheveux frisés en boule, un peu comme certaines coupes afro. On a rapidement fait connaissance et lorsque je lui ai dit que j'allais profiter de l'atelier pour aller peindre, elle a voulu venir peindre avec moi. On a fait plusieurs peintures sur les cartons laissés à notre disposition. Elle n'est pas restée longtemps au CMP. Les autres patients étaient dans leur monde, à quelques rares exceptions. J'ai fait la connaissance d'un grand noir qui venait lui aussi d'être transféré de Sainte-Anne. Il devait arriver d'un autre secteur car je ne l'avais jamais croisé là-bas. C'était une force de la nature, un géant avec des épaules de déménageur. Il était aussi très doux et gentil. Il vivait mal son hospitalisation, qu'il estimait abusive :

« Tu me croiras ou pas mais mon hospitalisation est une injustice. Je me trouvais un soir près du métro Blanche. Je me suis approché de l'abri-bus pour attendre mon bus. Il y avait un peu de monde et juste devant moi se trouvait une vieille dame. A un moment, elle s'est retournée et, me voyant, elle a flippé et s'est mise à crier au secours. Des flics qui passaient par là l'ont entendue et me sont tombés dessus. J'ai eu beau leur dire que je n'y étais pour rien, qu'elle avait juste eu peur, ils m'ont pris pour un barge, un type dangereux, et m'ont emmené aux urgences rue Cabanis. »

Il y avait un autre patient, assez grand, qui se vantait souvent de vendre du bon shit. Il me proposait de fumer avec lui mais je préférais décliner ses invitations. On allait souvent fumer notre clope tous les trois dans la petite cour extérieure. Le reste du temps, quand je ne dormais pas, je faisais du sport dans ma chambre. Pompes et abdos. Je sentais que j'avais déjà beaucoup grossi avec le traitement et mon frangin m'avait dit qu'il me trouvait très ralenti. J'avais du mal à le percevoir clairement, mais je sentais que les médicaments avaient un effet soporifique sur mon corps et mon esprit. Il m'arrivait aussi de discuter le soir avec les infirmiers. Je leur demandais leur avis sur ma supposée maladie :

« Ça vient d'où à votre avis, une élation de manie avec accélération du rythme psychomoteur ? »

« Euh, ça doit venir de vos glandes, là... » répondaient-ils, en désignant mon cou.

Entretien familial avec le Dr V

Après deux mois passés au CMP, mes parents et moi sommes convoqués à Sainte Anne pour un entretien avec le Dr V. Il n'était pas question de me garder enfermé, et mes parents faisaient de leur mieux pour me rassurer, pourtant c'est complètement terrorisé que je remis les pieds dans le

pavillon Benjamin Ball. L'après CMP allait être évoqué. Le Dr V conseilla à mes parents de me placer dans une résidence médicalisée, prétextant qu'il était préférable que je sois éloigné d'eux.

La vraie raison était que dans un tel lieu, la régularité de la prise des médicaments serait contrôlée. Elle argumenta en expliquant qu'il était possible d'obtenir une aide pour prendre en charge le coût de l'hébergement. J'étais contre cette solution, qui n'était pour moi rien d'autre qu'une nouvelle prison. Mon père refusa l'option du Dr V et imposa sa solution : Il allait me louer un appartement, l'argent n'était pas un problème. Il l'informa aussi qu'il avait décidé de nous emmener avec ma mère en vacances au Portugal pendant un mois, période pendant laquelle je ne pourrais pas venir aux rendez-vous qu'elle comptait me fixer. Le Dr V voulut refuser, prétendant que je n'étais pas encore prêt, mais mon père, excédé, ne lui laissa pas le choix.

« C'est comme ça, c'est ma décision, il n'y a pas à transiger. »

Devant la détermination de mon père, elle n'eut pas d'autre choix que de lâcher prise. Le Dr V voulut savoir exactement les dates de ces vacances, afin de me fixer un rendez-vous dans les jours suivant mon retour. Elle eut beau s'agiter, nous assommer de directives concernant les doses quotidiennes de médicament que je devais absolument prendre, sous peine de rechuter gravement, mon père ne lâcha pas un centimètre de terrain. J'allais pouvoir les suivre au Portugal pendant un mois, et à mon retour j'aurai mon appartement, loin des blouses blanches.

Départ en vacances

Depuis l'enfance, mes parents m'emmenaient régulièrement en vacances d'été au Portugal. Sur la route, on faisait toujours une halte à Barcelone. Ma grand-mère maternelle était catalane. Elle avait rejoint la France avec ses enfants en tant que réfugiée politique. Mon grand-père paternel avait quitté Nice pour aller vivre au Portugal. C'est là-bas que mon père avait sympathisé avec un de ses amis portugais, Fernand, chez qui nous allions passer régulièrement nos vacances, sur une île au Sud du pays, l' « Ilha de Faro ». Cet été-là, comme les autres fois, nous nous sommes arrêtés à Barcelone. Nous y avons visité quelques musées dont le musée national d'art catalan, qui regroupe une importante collection de sculptures romanes du 11^{ème} au 13^{ème} siècle. Après Barcelone, on s'est arrêtés à Madrid, pour visiter le Prado et le musée de la reine Sophie. Je me souviens avoir adoré les Velasquez, les Greco, et d'avoir pleuré devant Guernica de Pablo Picasso.

Faro

Arrivé sur l'île, je réalise mieux l'impact des médicaments sur mon organisme. Alors que par le passé, j'étais plein d'énergie, profitant au maximum de l'île, des fonds marins, cet été-là, j'étais tout le temps épuisé. Je passais mes après-midi à dormir. Mes seules sorties consistaient à aller au bar de la plage boire un peu de bière, et regarder les autres s'amuser.

J'étais incapable d'aller me baigner, les quatorze pilules que je prenais par jour m'ensuquaient complètement. Pour tenter de me distraire, Fernand m'a emmené un jour à la pêche aux couteaux. On la pratiquait sur des îlots sablonneux. Pour cela, il fallait déposer un peu de sel de mer sur les trous que laissaient les couteaux dans le sable. Le sel les attirait et ils sortaient un peu du sable pendant quelques instants. Il ne restait plus qu'à s'en saisir. Mes réflexes étant réduits, la plupart s'étaient déjà enfouis dans le sable lorsque j'essayais de les attraper.

Un jour à la plage, mon père m'encouragea à aller me baigner avec lui. Il espérait que ces vacances me remonteraient le moral, mais j'étais tout le temps déprimé.

« Allez, viens te baigner, au moins une fois, ça te fera du bien ! »

Lui non plus n'avait pas la grande forme, il suivait un traitement post-opératoire. Une fois dans l'eau, alors que j'avais encore pied, j'ai perdu l'équilibre. Bien qu'ayant toujours été un bon nageur, le courant me ballottait comme un bouchon. J'ai essayé de toutes mes forces de nager vers la plage, en prenant appui sur le sable, mais j'étais incapable de sortir de l'eau.

J'appelais mon père à l'aide mais lui aussi était emporté par le courant. Celui-ci m'entraîna rapidement, et perdant pied, je faisais de mon mieux pour garder la tête hors de l'eau en appelant au secours. Ma mère, restée sur la plage, était comme pétrifiée. Je me voyais déjà me noyer mais heureusement, de jeunes portugais vinrent à notre secours. Nous étions semblables à deux poids morts, blancs comme des cachets d'aspirine.

Pendant le reste des vacances, j'ai fait de mon mieux pour tenter de convaincre mes parents qu'il fallait que j'arrête de prendre les médicaments. Leur influence sur moi était désastreuse, j'en étais persuadé. Mon père était contre. Ma mère en revanche était de mon avis, même si la perspective d'un arrêt brutal lui faisait très peur. Elle défendait plutôt l'idée d'un arrêt progressif, mais je savais qu'avec le suivi du Dr V, ce serait impossible.

Le chemin du retour

Après notre séjour sur l'île de Faro, nous sommes passés voir mon grand-père à Lisbonne. Grand

fumeur, il était déjà malade. Je ne l'ai plus jamais revu par la suite.

Sur la route du retour, nous avons fait une halte d'une nuit dans un hôtel dans lequel j'ai été frappé d'une crise de vertige aiguë. La chambre était peut être au 10^{ème} étage, je n'avais jamais eu spécialement le vertige avant, mais ce soir là, j'étais incapable de m'approcher du balcon à moins de deux mètres. Je me suis réfugié dans le lit où j'ai eu une hallucination : J'avais la sensation que tout l'hôtel penchait du côté du balcon et que j'étais attiré vers l'extérieur. Je voyais l'air souffler en rafales par la fenêtre, comme s'il cherchait à m'aspirer et me faire tomber au dehors.

A l'approche de la frontière entre l'Espagne et la France, ma mère insista auprès de mon père pour qu'on s'arrête au monastère de Montserrat. Bien qu'athée elle aussi, elle voulait croire que des forces pouvaient nous aider. Je me souviens de grands rochers aux formes humaines, de montagnes qui semblaient vivantes. On a suivi les pèlerins jusqu'à la vierge de Montserrat, et on est redescendus reprendre notre route.

Après le monastère, on est passés voir Alain dans les Cévennes. Toujours très en colère, il a de nouveau sermonné mes parents et s'est mis en face de moi, pour faire de même. Il parlait très fort, le visage près du mien comme pour s'assurer que j'entendais ce qu'il avait à me dire. Sa voix m'arrivait comme lointaine, ses mots résonnaient en moi comme étouffés par du coton :

« Tu dois arrêter ce traitement, tu m'entends ?! J'en ai aussi parlé aux parents ! Tu ne vois pas dans l'état où ça te met ?! Tu ne ressembles plus au frangin que j'ai toujours connu ! Tu es mou, lent, gras, tu n'arrives même plus à parler correctement, tu dois arrêter de les prendre ! Tu ne vois pas que tu es devenu un vrai légume ?! Écoute bien ce que je vais te dire frangin, quand tu rentres à Paris, tu balances ces médocs de merde à la poubelle et tu ne vas pas aux rendez-vous avec ta psy ! Tu m'as bien compris ? Si tu te sens mal, tu viens me voir ! T'as compris frangin ?! »

Ses mots ont continué à résonner dans ma tête jusqu'à Paris, et encore aujourd'hui, je les entends.

Retour à Paris

A peine arrivé dans mon studio du 13ème, j'ai jeté mon sachet de médicaments dans la poubelle. Il me restait le problème du rendez-vous avec le Dr V. J'aurais pu choisir simplement de ne pas y aller, mais j'ai passé un coup de fil à sa secrétaire :

« Bonjour, je vais beaucoup mieux, le RDV n'est pas nécessaire, je voudrais l'annuler. »

« Pas de problème, c'est noté. », répondit-elle.

Après ça, le Dr V a envoyé plusieurs lettres à mes parents pour signaler que je n'étais pas venu au rendez-vous. Elle souhaitait aussi m'en fixer un nouveau. Puis, comme je n'y suis pas allé non

plus, elle nous convoqua mes parents et moi. Ma mère décida de cacher ces courriers à mon père et les jeta.

Reprise des cours, renvoi

J'ai repris les cours à Saint Jacques à la rentrée. Je n'avais toujours pas le recul pour réaliser que ce qui m'était arrivé était le résultat de la manipulation de Gorgonzola. Je ne l'ai compris qu'avec le temps, au fur et à mesure que l'effet des médicaments diminuait. Peu à peu, mon esprit critique se réactivait. C'est aussi à cette période que j'ai commencé à me détacher de l'influence de Gorgonzola. Lorsqu'ils ont su que je ne prenais plus mes médicaments, les profs se sont inquiétés.

De 78 kilos j'étais passé à 95. Je suis par la suite revenu à mon poids initial. J'étais de plus en plus agité. Le manque s'est manifesté par des angoisses et des hallucinations. A l'atelier, je produisais des toiles assez opaques et sombres. J'ai mis de la distance entre Gorgonzola et moi, et j'ai commencé à prendre du recul sur ce que je produisais en tant qu'élève de son enseignement. J'ai fini par ne plus supporter le travail artistique que je produisais. Un jour, j'ai pris toutes mes peintures sous le bras, et j'ai grimpé dans la benne au milieu de la cour. Elle servait aux élèves de sculpture pour se débarrasser de leurs déchets. Une fois à l'intérieur, à l'aide d'un cutter, j'ai lacéré toutes mes toiles. J'ai même préféré les déchirer, amusé par le grondement produit par le résonance du bruit dans la benne. Le chef d'atelier Robert, est alors venu me voir intrigué, pour me demander ce que j'étais en train de faire. Je lui répondis que je faisais ça par besoin psychologique.

« Ah bon, alors d'accord », dit-il, et il est remonté à son étage. Quelques jours après cet incident, la direction de Saint Jacques décida de mon renvoi.

Tigrane

J'ai revu Tigrane avant de me faire virer, entre midi et deux, dans le bar tabac l'Ariel, situé entre l'école et Sainte Anne. Il ne s'est pas rendu compte de ma présence. Il faisait la queue avec son père pour acheter des clopes. Lorsque son tour est arrivé, il a dit à voix basse à la vendeuse :

« Je veux votre or... Tout votre or...votre caisse, là, avec votre or... »

La vendeuse fit mine de ne pas comprendre.

« Qu'est ce que vous voulez ? ».

Tigrane continuait à répéter cette phrase lorsque son père, l'a pris par le bras et a passé commande à sa place. Je l'ai regardé partir, attristé de le voir ainsi, les yeux dans le vide.

Régressions, hallucinations

Le soir dans mon studio, les cafards m'empêchaient de dormir, et j'avais souvent des hallucinations. Le manque des médicaments me mettait dans des états terribles. J'avais besoin d'affronter mes peurs. Je vivais une régression me faisant faire des choses bizarres, ou me clouant sur le lit. Une nuit, j'ai fait le tour de Sainte Anne en suçant mon pouce. Il m'arrivait de lécher l'ampoule allumée de mon studio, comme un petit enfant qui chercherait à attraper la lumière pour la manger. J'avais étalé par terre mon chevalet et je l'avais habillé, et j'accumulais des objets autour pour en faire un personnage. J'en avais fait une grande installation au sol si bien que je ne pouvais plus mettre un pied devant l'autre. Lorsque j'ai été renvoyé de Saint Jacques, j'avais atteint un pic dans les crises d'angoisse que je traversais. Heureusement, mon amie Hélène, rencontrée à l'école, m'a beaucoup soutenu. A un moment, mes parents envisagèrent de me refaire interner dans un autre hôpital psychiatrique, en banlieue. J'avais très peur et elle a eu l'idée d'écrire une lettre à deux pour les en dissuader. J'aurais été bien incapable de l'écrire seul.

Un vendredi, ma mère a appelé l'hôpital. L'homme qu'elle a eu au téléphone, sans doute un infirmier, lui a suggéré d'y réfléchir deux jours. Le lendemain, nous avons donné la lettre à mes parents. Ils ont changé d'avis en la lisant. Le lundi, l'homme de l'hôpital a rappelé ma mère pour lui dire qu'ils étaient prêts, qu'ils pouvaient m'amener. Ma mère a répondu qu'ils avaient changé d'avis. J'ai passé beaucoup de temps avec Hélène pendant cette période, qui a largement contribué à ce que je retrouve mon calme et mes esprits.

Appartements, mutation

Depuis un certain temps, mes parents envisageaient d'acheter un appartement à Paris de s'y installer pour de bon. Je les ai dissuadés de le faire. Vivre à Paris était devenu un cauchemar. Quelques semaines plus tard, mon père a obtenu sa mutation à Milan. Mes parents ont donc décidé de s'installer à Nice. Mon père, originaire de Nice, avait toujours voulu y retourner. Avant de partir, mes parents m'ont proposé de m'aider si je voulais rester à Paris. J'ai refusé. J'ai préféré

les suivre à Nice, ville que j'ai toujours adoré. Ils ont accepté de m'emmener avec eux, et ma grand-mère a elle aussi, suivi le mouvement.

Dessins sur livres

Peu après mon arrivée à Nice, j'ai ressenti le besoin de retourner quelques mois à Paris, pour surmonter mes peurs et me prouver que j'étais capable de circuler librement dans les rues de la capitale. La simple vision d'une ambulance me donnait des sueurs froides. J'habitais à l'époque dans des hôtels et chez des amis. Un soir, j'ai trouvé un vieux livre sur les quais, et comme je n'avais pas pris mon matériel de création, j'ai eu l'idée de m'en servir comme support, pour des dessins à l'encre de Chine. J'ai progressivement arrêté de peindre sur toile, mais les livres et l'encre m'ont toujours accompagné depuis cette époque. Je n'ai plus jamais touché un médicament. Décrocher fût long et pénible. Les crises d'angoisse et les crises de nerfs m'ont poursuivi longtemps, les peurs et les périodes de dépression aussi. Je ne connaissais rien de ces états avant mon séjour à Sainte-Anne.

Il m'a fallu 10 ans pour retrouver une vie normale. Par la suite je suis même devenu prof d'arts plastiques. Je n'ai gardé aucun contact avec les profs de Saint Jacques. Gorgonzola a fait interner d'autres élèves avant et après moi, toujours avec l'aval de la Direction, et n'a jamais été inquiété pour ça, du moins d'après ce que j'en sais. Certains ont eu leur vie entière bousillée.

Moi j'ai eu plus de chance, je m'en suis sorti. Depuis que j'ai écrit ce texte, mes cauchemars ont totalement disparu...

C'est fou, non ?

Fin